Pieces contenues
dans
ce Volume

Le Mariage Secret – en 3. actes.
L'inconstant – en 5. actes.
Les trois Jumeaux Venitiens – en 4. actes.
Democrite amoureux – en 5. actes.
Le Somnambule – en 1. acte.
La Coupe enchantée – en 1. acte.

L'INCONSTANT,

COMÉDIE.

L'INCONSTANT,

COMÉDIE.

L'INCONSTANT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. COLLIN,

Répréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 13 Juin 1786.

Il tourne au premier vent, il tombe au moindre choc ;
Aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un froc.
BOILEAU, *Sat. 8.*

Prix, trente ſols.

A PARIS,
CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
Quai des Auguſtins.

1786.

AVERTISSEMENT.

Je le déclare hautement : je n'ai point deſſein de faire une *Préface*. A quoi ſerviroit-elle ? Je me garderai bien auſſi d'en faire une, tout en diſant que je n'en ferai point. A peine oſerai-je remercier le Public de ſon indulgence : cela même lui eſt ſuſpect. Il y a été tant de fois trompé ! la reconnoiſſance a ſervi ſi ſouvent de prétexte à la vanité ! je crains, d'un autre côté, de paſſer pour ingrat. Car enfin je ne puis me diſſimuler les bontés des Spectateurs, qui ont moins vu les défauts de mon ouvrage, que les eſpérances qu'il ſembloit donner. Que faire dans cette conjoncture ? me taire & me repoſer ſur la bienveillance du Public, qui me tiendra compte d'un remercîment que j'ai ſupprimé par diſcrétion, comme il m'a tenu compte d'un talent moins prouvé que promis.

Ma reconnoiſſance peut du moins éclater librement envers mes amis. Je veux que l'on

ſache combien je leur ſuis redevable : conſeils, encouragemens, rigueurs, conſolations ; j'ai eu beſoin de tout cela, & j'ai trouvé tout cela auprès d'eux. Auſſi qu'ils y prennent garde ; l'Inconſtant leur a tant d'obligations, qu'il entre un peu d'amour-propre dans leurs applaudiſſemens. Qu'il m'en coûte ici pour ne point les nommer ! mais ils ne l'ont pas voulu : par-tout ma ſenſibilité rencontre des entraves.

Je m'en vengerai ſur l'Acteur inimitable qui a joué le rôle de l'*Inconſtant*. Ouï, je nommerai M. Molé. Je dirai à combien de titres il doit m'être cher. On ſait, il eſt vrai, qu'il a déployé dans ce rôle les graces qu'il a partout, peut-être de nouvelles ; mais on ne ſait pas l'intérêt qu'il a pris de tout tems à ma Piece, les conſeils de goût qu'il m'a donnés, & que je me ſuis bien trouvé d'avoir ſuivis ; le zele infatiguable & l'attention preſque minutieuſe qu'il a mis dans les moindres détails de ſon étude. Je ne dirai plus qu'un mot de ce charmant Acteur. Dans la ſcene premiere

du cinquieme Acte, l'*Inconſtant* dit qu'il a 27 ans, & perſonne n'a penſé que M. Molé en eût davantage.

ACTEURS.

FLORIMOND, l'Inconſtant.	*M. Molé.*
ÉLIANTE, jeune veuve angloiſe.	*Mlle Olivier.*
M. DOLBAN, oncle de Florimond.	*M. Vanhove.*
M. KERBANTON, Capitaine de vaiſſeau.	*M. Deſeſſarts.*
LISETTE, ſuivante d'Éliante.	*Mlle. Jolly.*
CRISPIN, valet-de-chambre de Florimond.	*M. Dazincourt.*
PADRIGE, l'hôte.	*M. Champville.*

La Scene eſt à Paris, dans un hôtel garni, appellé l'Hôtel de Breſt.

L'INCONSTANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repreſente un Salon.

SCENE PREMIERE.

FLORIMOND, (*en uniforme.*) CRISPIN.

CRISPIN.

PERMETTEZ donc enfin que je vous diſe un mot:
Je ne puis plus longtems me taire comme un ſot.
Mardi, vous quittez Breſt, ſans m'avertir la veille,
Fort bien! ſans dire adieu vous partez, à merveille!
Mais de grace, Monſieur, daignez me faire part
Du ſujet important d'un ſi bruſque depart?

FLORIMOND.

Je te revois enfin, ſuperbe Capitale!

Que d'objets enchanteurs à mes yeux elle étale !
De l'abſence, Criſpin, admirable pouvoir !
Pour la premiere fois il me ſemble la voir.

CRISPIN.

Je le crois. Mais, Monſieur, quelle affaire ſoudaine
De Breſt, comme un éclair, à Paris nous amene ?

FLORIMOND.

D'honneur, jamais Paris ne me parut ſi beau.
Quelle variété ! c'eſt un mouvant tableau :
L'œil ravi, promené de ſpectacle en ſpectacle,
De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle.

CRISPIN.

Il eſt vrai. Mais ne puis-je apprendre la raiſon
Qui vous a fait ainſi laiſſer la garniſon ?

FLORIMOND.

La garniſon, Criſpin ? j'ai quitté le ſervice.

CRISPIN.

Vous quittez ?... quoi, Monſieur, par un nouveau caprice ?..

FLORIMOND.

Je ſuis vraiment ſurpris d'avoir, un mois entier,
Pu ſupporter l'ennui d'un ſi triſte métier.

CRISPIN.

Mais j'admire en effet votre perſévérance :
Un mois dans un état ! quelle rare conſtance !
Depuis quand cet ennui ?

FLORIMOND.

Depuis le premier jour.
J'eus d'abord du dégoût pour ce morne ſéjour.
Dans une garniſon, toujours mêmes uſages,
Mêmes ſoins, mêmes jeux, toujours mêmes viſages ;

Rien de nouveau jamais à dire, à faire, à voir :
Le matin on s'ennuie, & l'on bâille le ſoir.
Mais ce qui m'a ſur-tout dégoûté du ſervice,
C'eſt, il faut l'avouer, ce maudit exercice.
Je ne pouvois jamais regarder ſans dépit
Mille ſoldats de front, vêtus d'un même habit,
Qui, ſemblables de taille, ainſi que de coëffure,
Étoient auſſi, je crois, ſemblables de figure.
Un ſeul mot, à la fois fait hauſſer mille bras ;
Un autre mot les fait retomber tout en-bas.
Le même mouvement vous fait à gauche, à droite
Tourner tous ces gens-là comme une girouette.

CRISPIN.

Cependant...

FLORIMOND.

A mon gré, je vais changer d'habit
Et ne te mettrai plus, uniforme maudit.

CRISPIN.

Pauvre diſgracié ! vas dans la garde-robe
Rejoindre de ce pas la ſoutane & la robe.
Que d'états !... je m'en vais les compter par mes doigts.
D'abord...

FLORIMOND.

Oh ! tu feras ce compte une autre fois.

CRISPIN.

Soit. Sommes-nous ici pour longtems?

FLORIMOND.

Pour la vie.

CRISPIN.

Quoi, Breſt?...

FLORIMOND.

D'y retourner, vas, je n'ai nulle envie.

CRISPIN.

Et votre mariage ?

FLORIMOND.

Eh bien ! il reſte là.

CRISPIN.

Mais, Léonor ?

FLORIMOND.

Ma foi, l'épouſe qui voudra.

CRISPIN.

J'ignore, en vérité, ſi je dors, ſi je veille.
Eh quoi, vous la quittez, le contrat fait, la veille ?

FLORIMOND.

Falloit-il, par haſard, attendre au lendemain ?

CRISPIN.

Là... ſérieuſement, vous refuſez ſa main ?

FLORIMOND.

Pour le perſuader, il faudra que je jure !

CRISPIN.

Ah ! pouvez-vous lui faire une pareille injure ?
Car que lui manque-t-il ? elle eſt jeune d'abord.

FLORIMOND.

Trop jeune.

CRISPIN.

Bon, Monſieur ?

FLORIMOND.

C'eſt un enfant.

CRISPIN.

D'accord ;
Mais une aimable enfant : elle eſt belle, bien faite.

FLORIMOND.

Je sais fort bien qu'elle est d'une beauté parfaite.
Mais cette beauté-là n'est point ce qu'il me faut :
J'aime sur un visage à voir quelque défaut.

CRISPIN.

C'est différent. J'aimois cette humeur enjouée
Qui ne la quittoit pas de toute la journée.

FLORIMOND.

Je veux qu'on boude aussi par fois.

CRISPIN.

Sans contredit.

FLORIMOND.

Trop de gaîté, vois-tu, me lasse & m'étourdit :
Qui rit à tous propos, ne peut que me déplaire.

CRISPIN.

Sans doute Léonor n'étoit point votre affaire.
Une enfant de seize ans, riche, ayant mille attraits,
Qui n'a pas un défaut, qui ne boude jamais !
Bon ! vous en seriez las au bout d'une semaine.
Mais que dira de vous Monsieur le Capitaine ?

FLORIMOND.

Qu'il en dise, parbleu, tout ce qu'il lui plaira ;
Mais pour gendre jamais Kerbanton ne m'aura.
Qui ? moi ? bon Dieu ! j'aurois le courage de vivre
Auprès d'un vieux marin, qui chaque jour s'enivre,
Qui fume à chaque instant, & tous les soirs d'hiver,
Voudroit m'entretenir de ses combats de mer ?

CRISPIN.

Mais, si je ne me trompe, après le mariage,
Il devoit à Paris faire un petit voyage.

FLORIMOND.

Oui... tu m'y fais ſonger.

CRISPIN.

S'il étoit en chemin?

FLORIMOND.

Hé bien, crois-tu qu'ici du ſoir au lendemain
On ſe rencontre?

CRISPIN.

Non. Mais enfin, mon cher maître,
Dans cet hôtel, lui-même il deſcendra peut être:
Car toujours des Bretons ce fut le rendez-vous.

FLORIMOND.

Eh! que m'importe, à moi? je ris de ſon courroux.
Laiſſons-là pour jamais & le pere & la fille.

CRISPIN.

Parlons donc de Juſtine: eſt-elle aſſez gentille?
Des défauts, elle en a; mais elle a mille appas:
Elle eſt gaie & folâtre, & je ne m'en plains pas:
Voilà ce qu'il me faut, à moi qui ne ris guere:
Enfin elle n'a point de vieux marin pour pere.
Pauvre Juſtine! hélas! je lui donnai ma foi.
Que va-t-elle à préſent dire & penſer de moi?

FLORIMORD.

Elle eſt déja peut-être amoureuſe d'un autre.

CRISPIN.

Nos deux cœurs ſont, Monſieur, bien différens du vôtre.
D'avoir perdu Criſpin, jamais cette enfant-là,
C'eſt moi qui vous le dis, ne ſe conſolera.

FLORIMOND.

Va, va, dans ſa douleur le ſexe eſt raiſonnable,
Et je n'ai jamais vu de femme inconſolable.

Laiſſons cela.

CRISPIN.

Fort bien, mais au moins dites-moi,
Pourquoi vous deſcendez dans un hôtel ?

FLORIMOND.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur. Vous avez un oncle, qui vous aime,
Dieu ſait ?

FLORIMOND.

De mon côté, je le chéris de même ;
Mais je ne logerai pourtant jamais chez lui ;
Je crus bien l'an paſſé, que j'en mourrois d'ennui.
C'eſt un ordre, une régle en toute ſa conduite !
Une aſſemblée hier, demain une viſite.
Ce qu'il fait aujourd'hui, toujours il le fera :
Il ne manque jamais un ſeul jour d'Opéra.
La routine eſt pour moi ſi triſte, ſi mauſſade !
Et puis ſa politique, & ſa double ambaſſade !
Car tu ſais que mon oncle étoit Ambaſſadeur.
J'écoutois des récits . . . Mais d'une péſanteur !
Tu vois que tout cela n'eſt pas fort agréable.
D'ailleurs, je me ſuis fait un plaiſir délectable,
De venir habiter dans un Hôtel garni.
Tout cérémonial de ces lieux eſt banni :
Je vais, je viens, je rentre & ſors, quand bon me ſemble,
Entiere liberté. Le ſoir, on ſe raſſemble :
L'hôtel forme lui ſeul une ſociété.
Et ſi je n'ai le choix, j'ai la variété.

SCENE II.

FLORIMOND, CRISPIN, PADRIGE.

CRISPIN.

ON vient. De cet hôtel, c'eſt ſans doute le maître.

PADRIGE, (*avec force révérences.*)
Ma viſite, Monſieur, vous dérange peut-être :
Mais je n'ai pu moi-même ici vous recevoir :
J'étois abſent alors : j'ai cru de mon devoir,
De venir humblement vous rendre mon hommage.

FLORIMOND.

Fort bien.

PADRIGE.

Je ſais à quoi notre état nous engage.

CRISPIN, (*lui rendant ſes révérences.*)
Monſieur . . . !

PADRIGE, *à Florimond.*
De cet hôtel, êtes-vous ſatisfait ?

FLORIMOND.

Très fort.

PADRIGE.

Vous le trouvez honnête ?

FLORIMOND.

Tout-à-fait.

PADRIGE.

Et votre appartement commode ?

FLORIMOND.

Oui, mon cher hôte,
Très-commode.

CRISPIN.

Pourtant ma chambre eſt un peu haute.

FLORIMOND.

Je me trouve fort bien.

PADRIGE.

Je vous ſuis obligé.
Il le faut avouer, je n'ai rien négligé,
Pour réunir ici l'utile & l'agréable ;
Et vous voyez . . .

CRISPIN.

Au fait. Avez-vous bonne table ?

PADRIGE, *a Florimond.*

Sans vanité, Monſieur, je puis dire, entre nous,
Que je n'ai guere ici que des gens tels que vous.

FLORIMOND.

Ah ! . . .

PADRIGE.

Des Bretons, ſur-tout ; c'eſt Breſt qui m'a vu naître ;
Et, Dieu merci, Padrige a l'honneur d'y connoître
Aſſez de monde : auſſi l'on s'y fait une loi,
Quand on vient à Paris, de deſcendre chez moi ;
Et c'eſt du nom de Breſt que mon hôtel ſe nomme.

CRISPIN.

Ce bon Monſieur Padrige a l'air d'un galant homme.

PADRIGE.

Monſieur . . . Vient donc de Breſt ?

FLORIMOND.

Oui,

PADRIGE.

J'ai dans ce moment
Une Dame qui vient de Breſt auſſi,

FLORIMOND.

Comment ! . . .

PADRIGE.

Une Angloiſe . . . .

FLORIMOND.

Une Angloiſe ?

PADRIGE.

Oui, Monſieur, très-jolie,
Pour tout dire, en un mot, une Dame accomplie,
Femme de qualité, qui voyage par goût,
Veuve depuis trois ans ; car enfin je ſais tout,

FLORIMOND.

Eh ! mais . . . à tous ces traits je crois la reconnoître...
Oui . . . Depuis quinze jours elle eſt ici peut-être ?

PADRIGE.

Oui, Monſieur,

FLORIMOND.

M'y voilà ? C'eſt elle aſſurément :
C'eſt Eliante même.

PADRIGE.

Eh ! Monſieur, juſtement.

FLORIMOND.

Eliante en ces lieux ! Rencontre ineſpérée !
Conduiſez-moi chez elle.

PADRIGE.

Elle n'eſt pas rentrée,
Mais ne tardera pas.

FLORIMOND.

Bon, Padrige, il ſuffit :
Je l'attends.

(*Padrige ſort.*)

SCENE III.

FLORIMOND, CRISPIN,

FLORIMOND.

J'Ose à peine en croire son récit,
Rencontrer en ces lieux l'adorable Eliante !
Mais ne trouves-tu pas l'aventure charmante ?

CRISPIN.

Pardon. De vos transports, je suis un peu surpris,
Il est bien vrai qu'à Brest vous étiez fort épris
L'une Dame Eliante ; & je sais que la Dame
N'étoit pas insensible à votre tendre flamme :
Mais enfin, quinze jours au moins sont révolus
Depuis que j'ai cru voir que vous ne l'aimiez plus.

FLORIMOND.

Il est trop vrai. L'amour, sur-tout dans sa naissance,
Ne tient gueres chez moi contre une longue absence.
Une affaire l'apelle à Paris : elle part.
Je tiens bon quatre jours ; mais enfin le hazard
M'offre au Marin : bientôt il m'a me à la folie,
Me veut pour gendre : au fond Léonor est jolie . . .
Que veux-tu ? Je la vis, je l'aimai, je lui plus :
Eliante étoit loin, & je n'y songeai plus.
Je la retrouve enfin, grace au sort qui me guide.

CRISPIN.

Votre cœur n'aime pas à rester long-tems vuide.

FLORIMOND.

Ah ! Crispin, quel plaisir j'aurai de la revoir !

CRISPIN.

Fort bien, mais quel accueil croyez-vous recevoir,
Après le tour qu'à Brest . . . ?

FLORIMOND.

Heureuſement, j'eſpere
Qu'elle ne ſaura rien de toute cette affaire.

CRISPIN.

Penſez vous que de Breſt elle n'ait point reçu
Quelque avis . . . ?

FLORIMOND.

Mais perſonne à Breſt n'en a rien ſu;
Perſonne, excepté moi, Kerbanton & ſa fille:
C'étoit même un ſecret pour toute ſa famille.

CRISPIN.

Elle pourra l'apprendre. . .

FLORIMOND, (*avec impatience.*)

Eh, oui, ſi tu le dis.
Au lieu de m'effrayer, raſſure mes eſprits.
Car il faut taire ici que je fus infidele:
Il faut même avoir l'air d'être venu pour elle.
C'eſt beaucoup pour quelqu'un qui ne ſait point mentir.
A ces détours, Criſpin, j'ai peine à conſentir;
Je répugne à tromper. . .

CRISPIN.

Eh! mais, quel vain ſcrupule,
Monſieur! on ne ment pas lorſque l'on diſſimule.

FLORIMOND.

Je la trompe en effet de bien peu: je l'aimois;
Et je l'aime à préſent cent fois plus que jamais. . .
Quelqu'un vient. Si c'étoit?... Je ſens un trouble extrême.
Je reconnois ſa voix: oui, c'eſt elle, elle-même.
Rentre, Criſpin, & va tout arranger chez moi.
(*Criſpin regarde de loin.*)
Que fais-tu donc? Vas-tu?...

CRISPIN, (*effrayé.*)

Ah! Monsieur!...

FLORIMOND.

Hé bien, quoi?

CRISPIN.

Monsieur, que vois-je?

FLORIMOND.

Eh mais, qu'est-ce qui t'épouvante?

CRISPIN.

Vous ne m'aviez pas dit qu'elle eût une suivante.

FLORIMOND.

Eh! rentre, & ne dis rien sur-tout de Léonor.

CRISPIN.

Oh!...

(*Il sort.*)

FLORIMOND.

Sors.

(*Seul.*)

Je crois vraiment qu'elle est plus belle encor.

SCENE IV.

FLORIMOND, ÉLIANTE, LISETTE.

(*Lisette se tient dans le fond.*)

FLORIMOND (*court à Éliante.*)

Je vous revois enfin, ô ma chere Éliante...
Pardonnez aux transports d'une ame impatiente;
Madame...

ÉLIANTE.

Est-il bien vrai? Florimond en ces lieux!

A peine en ce moment j'oſe en croire mes yeux,
Quoique l'hôte, en montant, m'ait d'abord prévenue.
De grace, dites-moi quelle affaire imprévue...

FLORIMOND.

Aucune : ou ſi l'amour ainſi doit ſe nommer,
Je n'en ai qu'une ſeule, & c'eſt de vous aimer.

ÉLIANTE.

Mais ma demeure enfin qui vous a pu l'apprendre ?

FLORIMOND.

Eh, Madame, mon cœur pouvoit-il s'y méprendre?
Le ſort en cet hôtel ne m'eût pas amené,
Qu'avant la fin du jour, je l'aurois deviné.

ÉLIANTE.

Avec mes queſtions, je vais être indiſcrette;
Mais encore une ſeule, & je ſuis ſatisfaite :
Comment avez-vous pu quitter la garniſon?

FLORIMOND.

En quittant le ſervice.

ÉLIANTE.

Ah!... pour quelle raiſon?

FLORIMOND.

Eh! mais... c'eſt que d'abord le ſervice m'ennuie;
Et puis, je ne veux plus de chaîne qui me lie....
Hors la vôtre : comblez mes ſouhaits les plus doux,
Je ſuis tout à l'amour, Madame, & tout à vous.
Oui, ſous vos ſeules loix je fais gloire de vivre :
Vous voyagez, par-tout je ſuis prêt à vous ſuivre,
Vous retournez à Londres, & j'en ſuis citoyen :
Votre pays, Madame, eſt déſormais le mien.

ÉLIANTE.

Je reſſens tout le prix d'un pareil ſacrifice....

Pardon, j'ai cru vous voir très-content du service.

FLORIMOND.

Ah! vous étiez alors à Breſt, & je m'y plus:
Mais l'ennui regne aux lieux que vous n'habitez plus.

ÉLIANTE.

Et moi, de cet ennui m'avez vous crue exempte?
Aurois-je été de Breſt auſſi longtems abſente,
Si l'affaire, qui ſeule ici me fit venir,
Quinze jours, malgré moi, n'eût ſu m'y retenir?
Ils m'ont paru bien longs! & diſtraite, iſolée,
Au milieu de Paris, j'étois comme exilée.

FLORIMOND.

Qu'entends-je? vous m'auriez quelquefois regretté?
Je ne mérite pas cet excès de bonté.

ÉLIANTE.

Mais vous faiſiez de même; au moins j'aime à le croire.
Je me diſois: « Je ſuis préſente à ſa mémoire,
» Sans doute, il ſonge à moi, comme je ſonge à lui ».
Cette douce penſée allégeoit mon ennui.

FLORIMOND, (*à part*).

Chaque mot qu'elle dit, ne ſert qu'à me confondre.

(*Haut & avec beaucoup d'embarras*).

Ah!... quel monſtre en effet... pourroit ne pas répondre...
A ces doux ſentimens?... Oui, Madame... en ce jour...
Je jure qu'à jamais... le plus tendre retour...

ÉLIANTE.

Eh! que me font, Monſieur, tous les ſermens du monde?
Sur de meilleurs garans ma tendreſſe ſe fonde.
J'en crois votre ame franche, exempte de détours,
Qui toujours ſe peignit en vos moindres diſcours...

FLORIMOND (*toujours avec embarras*).

C'en eſt trop... vous jugez de mon cœur par le vôtre...
Moi, je ne pretends pas être plus franc qu'un autre...
Mais jamais de tromper je ne me fis un jeu,
Madame; & quand ma bouche exprime un tendre aveu,
C'eſt que j'aime en effet, & de toute mon ame.

ÉLIANTE.

Ah! je vous crois ſans peine.

SCENE V.

FLORIMOND, ÉLIANTE, PADRIGE, LISETTE.

PADRIGE (*une ſerviette à la main*).

On a ſervi, Madame.

ÉLIANTE (*à Florimond*).

Vous dînez avec moi?

FLORIMOND.

Vous me faites honneur.
Oui, de vous rencontrer puiſque j'ai le bonheur,
Je tiens quitte Paris des beautés qu'il raſſemble,
Et vous me tenez lieu de tout Paris enſemble.

(*Il donne la main à Éliante, & ſort avec elle*).

SCENE VI.

PADRIGE, LISETTE,

PADRIGE.

Eh mais! ils ſont fort bien, ſelon ce que j'entends.

LISETTE.

Aſſez.

PADRIGE.

Et ſavez-vous depuis combien de tems?

LISETTE.

Je ne ſais.

PADRIGE.

Tout de bon?

LISETTE.

Tout de bon, je l'ignore:
Près de Madame, moi, je n'étois pas encore.

PADRIGE.

Mais Madame auroit pu, par forme d'entretien,
Vous faire confidence...

LISETTE.

Elle ne me dit rien:
Je ne ſervis jamais de femme plus diſcrette.

PADRIGE (*à part*).

Ou la maîtreſſe l'eſt, ou bien c'eſt la ſoubrette.
(*Haut*).
Pardon, je ne ſaurois m'arrêter en ces lieux.
(*Il ſort*).

SCENE VII.

LISETTE (*seule*).

Oh ! que de queſtions ! cet homme eſt curieux.
Mais ma diſcrétion, grace au ciel, eſt très-grande...
Lorſque je ne fais point ce que l'on me demande. .

SCENE VIII.

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE (*à part*).

On vient.

CRISPIN.

Où donc eſt-elle ? Ah ! bon, je l'apperçois.
La peſte ! elle a vraiment un fort joli minois.

LISETTE (*à part*).

C'eſt, je crois, le Valet.

CRISPIN.

De l'aimable Éliante,
Pourroit-on ſaluer l'adorable ſuivante ?

LISETTE.

Monſieur, à vous permis.

CRISPIN (*à part*).

Juſtine n'eſt pas mieux.

LISETTE.

Monſieur... cet Officier qui deſcend en ces lieux,
Seroit-il votre maître ?

CRISPIN.

Oui, beauté ſans pareille.

Mais le mot de *Monsieur* a bleſſé mon oreille.
Appellez-moi Criſpin, car je ſuis ſans façon.
On vous nomme ?

LISETTE.

Liſette.

CRISPIN.

Ah ! Dieu ! le joli nom !
(*A part*).
Juſtine n'avoit pas cette friponne mine.

LISETTE.

Vous marmotez ſouvent certain nom de Juſtine.

CRISPIN (*embarraſſé*).

Oh ! rien... c'eſt une enfant... que je connus jadis...
La maîtreſſe de l'un de mes meilleurs amis...
Et qui vous reſſembloit, Juſtine étoit jolie...
Auſſi ce drôle-là l'aimoit à la folie.
Mais, de grace, laiſſons Juſtine de côté,
Parlons de vous.

LISETTE.

Hé bien ?

CRISPIN.

Liſette, en vérité,
J'ai couru le pays, j'ai vu bien des ſoubrettes,
Gentilles à ravir, & ſur-tout les Liſettes,
Mais je n'ai point encor rencontré de minois
Qui me pluſſent autant que celui que je vois.

LISETTE.

Fort bien !

CRISPIN.

Vraiment, j admire une telle rencontre ;
Que... le premier objet... que le haſard me montre...

Soit un objet... ma foi je rends grâce au haſard.
(*A part*).
Juſtine, en vérité, je ſuis un grand pendard.

LISETTE.

Monſieur plaiſante !

CRISPIN.

Point. C'eſt la vérité même :
Moi, j'y vais rondément, en trois mots, je vous aime.
Vous riez, c'eſt bon ſigne : oh ! j'ai jugé d'abord
Que Liſette & Criſpin ſeroient bientôt d'accord.

LISETTE (*ſingeant ſa maîtreſſe*).

Dînez-vous avec moi ?

CRISPIN (*fait une profonde révérence*)

Vous êtes trop polie :
Un dîner ! je n'en ai refuſé de ma vie.
(*Il lui donne la main & ſort avec elle.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉLIANTE, LISETTE.

ÉLIANTE.

Ah, ah ! fort bien, Liſette : il eſt ſorti dis-tu ?

LISETTE.

Oui, Madame, il étoit ſuperbement vêtu ;
Car vous ſaurez qu'il a quitté ſon uniforme.
On diroit qu'il a pris une nouvelle forme,
Tant il eſt enchanté de ſon nouvel habit.
Il ſe tourne en tous ſens, ſe regarde & ſourit :
Auſſi je l'obſervois ; il a bien bonne mine,
La taille haute, leſte, & la jambe très-fine.

ÉLIANTE.

A ces vains agrémens j'attache peu de prix ;
Et lui-même, après tout, n'en paroît pas épris.
J'aime ſon enjouement, ſon aimable franchiſe...
Sa vivacité même, il faut que je le diſe.

LISETTE.

C'eſt ce que me diſoit tout-à-l'heure Criſpin,
Son valet ; il en fait des éloges ſans fin.
Ce Criſpin eſt aimable...

ÉLIANTE.

Il te diſoit, ma chere ?

LISETTE.

Que ſon maître étoit bon, doux, généreux, ſincere ;

Qu'à Breſt, pour le louer, on n'avoit qu'une voix ;
Qu'on ne pouvoit le voir ſans l'aimer...

ÉLIANTE.

Je le crois.

LISETTE.

Il dit qu'en votre abſence, hélas ! ſon pauvre maître
Souffroit !... & ſans oſer le faire trop paroître ;
Que votre chere image en tous lieux le ſuivoit,
Qu'il y penſoit le jour, la nuit qu'il y rêvoit...

ELIANTE.

Il t'a dit tout cela, mon enfant ?

LISETTE.

Oui Madame.

ÉLIANTE.

Ce récit me pénètre, & juſqu'au fond de l'ame.
Tiens, ma chere Liſette, il le faut avouer,
Depuis que tu me ſers, j'ai lieu de me louer
De ton diſcernement, de ta délicateſſe,
De ton attachement ſur-tout pour ta maîtreſſe.
Il ne tiendra qu'à toi de me ſervir longtems.

LISETTE.

C'eſt ma plus chere envie.

ÉLIANTE.

Allons ; mais il eſt tems
De ſortir.

LISETTE.

Vous ſuivrai-je ?

ÉLIANTE.

Il n'eſt pas néceſſaire.
Je vais chez Miladi lui parler d'une affaire.

(*Elle ſort*).

SCENE II.

LISETTE (*seule*).

COMME depuis tantôt ſon front s'eſt éclairci !
Et comme de ſa voix le ſon s'eſt adouci !
Voyez-vous, *mon enfant ! & ma chere Liſette !*
Hier, ce matin même, elle étoit inquiette,
Sombre, triſte, rêveuſe, &, ſourde à mes propos,
Elle diſoit à peine en un jour quatre mots.
J'avois cru juſqu'ici ſon chagrin incurable ;
Mais Monſieur Florimond eſt un homme admirable...
Haï... ſon valet Criſpin me revient fort auſſi...
S'il pouvoit deviner que je ſuis ſeule ici !
A merveille, je vois que le fripon devine.

SCENE III.

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

TIENS, je parlois de toi.

CRISPIN.

De moi ? l'aimable enfant !
Moi je n'en parlois pas, mais j'y penſois.

LISETTE.

Vraiment !

CRISPIN.

Vraiment, qu'en diſois-tu ?

LISETTE.

Je diſois... que je t'aime.

CRISPIN.

Tu le disois ? & moi je pensois tout de même.
Là, ne vaut-il pas mieux, je te demande un peu,
De part & d'autre, ainsi se faire un libre aveu ?

LISETTE.

Mais je ne conçois pas cette flamme subite.
Je n'aurois jamais cru qu'on pût aimer si vîte.

CRISPIN.

Moi, j'en suis peu surpris ; car enfin, sans orgueil,
Aux femmes j'ai toujours plu du premier coup-d'œil.

LISETTE.

Peste !

CRISPIN.

J'entends mon maître.

SCENE IV.

LISETTE, CRISPIN, FLORIMOND, (*en habit bourgeois.*)

FLORIMOND.

ELIANTE est visible ?

LISETTE.

Monsieur, elle est sortie.

FLORIMOND.

O ciel ! est-il possible ?
Sortie ! & pensez-vous que ce soit pour longtems ?

LISETTE.

Je ne crois pas, Monsieur.

FLORIMOND.

Mais enfin...

LISETTE.

Je l'attends
Avant une heure ou deux....

FLORIMOND.

Eh! n'eſt-ce rien qu'une heure?
Une heure ſans la voir! il faudra que je meure.
En vérité, je ſuis d'un malheur achevé.
J'ai paſſé chez mon oncle & ne l'ai point trouvé:
J'ai vîte écrit deux mots & laiſſé mon adreſſe,
Puis je ſuis accouru pour revoir ta maîtreſſe:
Hé bien, il faut une heure attendre ſon retour.

LISETTE.

En attendant, du moins, ſongez à votre amour.
(*Elle le ſalue & ſort.*)

SCENE V.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

PESTE des importuns! ce Chevalier d'Arliere
Me force à l'écouter, la tête à la portiere;
A quatre pas de là, c'eſt un autre embarras;
Et deux cochers mutins, avec leurs longs débats,
M'arrêtent un quart d'heure au détour d'une rue.
O quel fracas! bon Dieu! quelle affreuſe cohue!
Comment peut-on ſe plaire en ce maudit Paris?
C'eſt un enfer.

CRISPIN.

Tantôt, c'étoit un paradis:
« L'œil ravi, promené de ſpectacle en ſpectacle,

» De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle ».
C'étoient vos termes.

FLORIMOND.

Oui, d'abord cela séduit,
J'en conviens. Mais au fond, de la foule & du bruit,
Voilà Paris. Ses jeux & tous ses vains délices
N'offrent qu'illusions & que beautés factices :
Ses plaisirs sont amers, son éclat emprunté,
Et sous l'extérieur de la variété,
Il cache tout l'ennui d'une vie uniforme.

CRISPIN.

Uniforme, Monsieur? ah! quel blasphême énorme!
Un jour est-il ici semblable à l'autre jour?
Ce sont nouveaux plaisirs qui regnent tour-à-tour.

FLORIMOND.

Je le veux. Mais au fond ils composent à peine
Une semaine au plus. Hé bien, chaque semaine
De celles qui suivront est le parfait tableau :
De semaine en semaine, il n'est rien de nouveau.
Alternativement bal, concert, tragédie,
Wauxhall, Italiens, Opéra, Comédie.
Ce cercle de plaisirs peut bien plaire d'abord;
Mais la seconde fois, il ennuie à la mort.

CRISPIN.

C'est dommage. J'entends : de journée en journée,
Vous voudriez du neuf pendant toute une année.
Eh! que la vie ici soit uniforme ou non.
Qu'importe? Il ne faut pas disputer sur le nom.
Si l'uniformité de plaisirs est semée,
Cette uniformité mérite d'être aimée.
On dort, on boit, on mange : on mange, on boit, on dort :
De ce régime, moi, je m'accommode fort.

FLORIMOND.

Tais-toi. — Qu'attends-tu là?

CRISPIN.

Vos ordres.

FLORIMOND.

Je t'ordonne,
De n'être pas toujours auprès de ma perſonne.

CRISPIN.

C'eſt différent.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

FLORIMOND, *ſeul.*

TOUJOURS un valet près de ſoi,
Qui ſemble dire « allons, Monſieur, commandez-moi. »
Du matin juſqu'au ſoir, quelle pénible tâche!
Il faut, quoiqu'on en ait, commander ſans relâche.
Quand j'y ſonge, morbleu! je ne puis ſans courroux,
Voir que ces coquins-là ſoient plus heureux que nous.
(*Il s'aſſied & réve.*)
Ce Criſpin me déplaît : Monſieur fait le capable,
Vos ordres! . . il commence à m'être inſuportable.
Depuis un mois pourtant ce viſage eſt chez moi:
Je n'en gardai jamais auſſi long-tems . . . ma foi,
Il eſt bien tems qu'enfin de lui je me défaſſe.
(*Il ſe leve & appelle.*)
Criſpin! . . ô le ſot nom!

SCENE VII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

MONSIEUR..?

FLORIMOND, (*à part.*)

La sote face !

(*Haut.*)

De tes gages, Crispin, dis moi ce qu'il t'est dû.

CRISPIN.

Ah ! Monsieur . . .

FLORIMOND.

Parles donc.

CRISPIN.

Monsieur . . . !

FLORIMOND.

Parleras-tu ?

(*A part.*) CRISPIN. (*Haut.*)

Ne faisons pas l'enfant. Ce n'est qu'une pistole.

FLORIMOND, *le paye.*

Tiens. — Veux-tu bien sortir ?

CRISPIN.

Dites un mot, je vole.

FLORIMOND.

Hé bien ?

CRISPIN.

Encore un coup, vous n'avez qu'à parler.

FLORIMOND.

J'ai parlé : sors.

CRISPIN.

Fort-bien ; mais où faut-il aller ?

FLORIMOND.

Où tu voudras.

CRISPIN

Eh mais, expliquez-vous de grace....

FLORIMOND, *impatienté.*

Quoi, tu ne comprends pas, maraud, que je te chaſſe ?

CRISPIN.

Plaît-il ?.. Vous me chaſſez ? qui ? moi Monſieur ?..

FLORIMOND.

Oui, toi.

CRISPIN.

Moi ?

FLORIMOND.

Toi même.

CRISPIN.

Allons donc, vous vous moquez de moi.

FLORIMOND.

Point du tout.

CRISPIN.

La raiſon ? Elle eſt un peu ſubite.

FLORIMOND.

La raiſon, c'eſt qu'il faut t'en aller au plus vîte ;
Je le veux.

CRISPIN.

Mais enfin, pourquoi le voulez-vous ?

FLORIMOND.

Parce que je le veux.

CRISPIN.

Mon cher maître, entre nous,
Ce n'eſt pas raiſonner que parler de la ſorte :
Je le comprends fort bien, vous voulez que je ſorte ;
Mais je ne comprends pas pourquoi vous le voulez.

Si j'ai failli, du moins dites le moi, parlez.

FLORIMOND.

Avec ſes queſtions, ce bavard-là m'excede.
Tu . . . tu m'as . . .

CRISPIN.

Voulez-vous, Monſieur, que je vous aide !

FLORIMOND.

Puiſque Monſieur Criſpin demande des raiſons . . . .

CRISPIN.

Oui, Monſieur, une ſeule.

FLORIMOND,

Hé bien, nous le chaſſons
Afin de ne plus voir ſa mauſſade figure.

CRISPIN.

Mauſſade ? Le reproche eſt nouveau, je vous jure.
Ma figure jamais n'effaroucha les gens ;
Même elle m'a valu des propos obligeants.

FLORIMOND.

Elle ne me déplaît que pour l'avoir trop vue.

CRISPIN.

Depuis un mois à peine elle vous eſt connue.

FLORIMOND.

C'eſt beaucoup trop, je veux un viſage nouveau.

CRISPIN.

Mais qu'il ſoit vieux ou neuf, qu'il ſoit mauſſade ou beau,
Qu'importe enfin, pourvû qu'un valet ſoit fidele,
Et qu'il ſerve ſon maître avec eſprit & zèle ?
Sans me vanter, Monſieur, je vous ſers à ravir.

FLORIMOND.

Je n'aime point non plus ta façon de ſervir.

CRISPIN.

Qu'a-t-elle, s'il vous plaît . . . ?

FLORIMOND, *avec dépit.*

Elle eſt trop uniforme.
J'aime qu'à mon humeur, un valet ſe conforme.
Toi, tu me ſers toujours avec le même ſoin ;
Toujours auprès de moi je te trouve au beſoin.
Jamais . . .

(*Pendant ce diſcours, Criſpin a pris une plume & du papier ſur la table, & a eu l'air d'écrire ſur ſon genou.*)

FLORIMOND.

Que fais-tu-là ?

CRISPIN.

J'écris ce que vous dites.
Vous me traitez, Monſieur, par delà mes mérites ;
Et je n'ai pas beſoin d'autre certificat.
Signez.

(*Il lui préſente la plume & le papier.*)

FLORIMOND.

Oh ! c'en eſt trop. Sais tu bien, maître fat,
Qu'à la fin . . .

CRISPIN.

(*A part en s'en allant*)

Serviteur.
Trouvons un ſtratagême
Pour le ſervir encore en dépit de lui-même.

SCENE VIII.

FLORIMOND, (*ſeul.*)

ON a bien de la peine à chaſſer un valet.

(*Il s'aſſied.*)

Ce maraud de Criſpin, au fond n'eſt point ſi laid.
Mais j'étois las de voir ſon groteſque uniforme,

Ses bottines, ſa cape & ſa ceinture énorme.

(*Il ſe leve & marche.*)

Que faire cependant? Je ſuis bien iſolé;
Auſſi, pour l'ordinaire, un hôtel n'eſt peuplé
Que de provinciaux, gens fort peu ſédentaires,
Qui, du matin au ſoir, courent à leurs affaires.

(*Il s'arrête.*)

Dans une garniſon, ſans ſortir de chez ſoi,
J'avois à qui parler .... Qu'eſt-ce que j'apperçoi?
Des livres . . ! Je n'ai plus beſoin de compagnie.
Quand j'ai des livres, moi, jamais je ne m'ennuie.
Eſt-il rien en effet de ſi délicieux?
Cela tient lieu d'amis, ſouvent cela vaut mieux.
Que je vais m'amuſer!

(*Il prend un livre, & regarde le dos.*)

Ah, ah! c'eſt *la Bruyere.*
J'en fais beaucoup de cas: liſons un caractere.

(*Il lit à l'ouverture du livre.*)

» Un homme inégal n'eſt pas un ſeul homme; ce ſont » pluſieurs. Il ſe multiplie autant de fois, qu'il a de » nouveaux goûts & de manieres différentes. Il eſt à » chaque moment ce qu'il n'étoit point; & il va être » bientôt ce qu'il n'a jamais été. Il ſe ſuccede à lui- » même (1) ».

Où donc a-t-il trouvé ce caractere-là?
Jeux d'eſprit, tout le livre eſt fait comme cela.
On le vante pourtant. Voyons quelque autre choſe.
Auſſi bien, je ſuis las de lire de la proſe.
Les vers, tout à la fois, charment l'œil & l'eſprit:
Par ſa diverſité, la rime réjouit.

(1) Chapitre IX. *De l'Homme.*

(*Il*

(*Il cherche parmi les livres qui ſont ſur la table.*)

Voyons s'il eſt ici quelque Poète à lire.

(*Il en prend un.*)

Boileau ! bon, celui-là ! j'aime fort la ſatire.

(*Il lit de même à l'ouverture du livre.*)

« Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir;
» Il condamne au matin ſes ſentimens du ſoir.
» Importun à tout autre, à ſoi-même incommode,
» Il change à tout moment d'eſprit comme de mode.
» Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
» Aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un froc(1).

(*Il jette le livre ſur la table.*)

L'inſolent ! c'eſt aſſez, & puis dans un Auteur
La ſatyre à coup ſûr décèle un mauvais cœur.
J'eus toujours du dégoût pour ce genre d'écrime.
La peſte ſoit des vers, de cette double rime,
Exacte au rendez-vous, qui de ſon double ſon
M'apporte à point nommé le mortel uniſſon !
Mais, d'un autre côté, la proſe eſt inſipide...
Il faut qu'entre les deux pourtant je me décide.
Car enfin feuilletez tous les livres divers,
Vous trouverez par-tout de la proſe ou des vers.

(*Il s'aſſied tout accablé.*)

Tout, à-la-fois, conſpire à m'échauffer la bile...
Mais quelle ſolitude !... auſſi dans cette ville
Je n'avois qu'un valet pour me déſennuyer,
Et je m'aviſe encor de le congédier.

(*Il regarde à ſa montre.*)

Elle ne revient point... Mais pleurant ſon abſence,
Je pourrois renouer plus d'une connoiſſance.

(1) Satyre 8,

Valmont à mon esprit le premier vient s'offrir ;
Valmont ! chez lui déja j'aurois bien dû courir.
Oui... mais je vois mon oncle.

SCENE IX.

FLORIMOND, DOLBAN.

FLORIMOND (*court au devant de lui.*)

Ah ! permettez, de grace,
Mon oncle... après un mois, c'est donc vous que j'embrasse.

DOLBAN.

Je devois, avant tout, te quereller bien fort,
Et n'ai pu m'empêcher de t'embrasser d'abord ;
Mais je ne laisse pas d'être fort en colere.

FLORIMOND.

En quoi donc par hasard ai-je pu vous déplaire ?

DOLBAN.

En quoi ? belle demande ! avoir un oncle ici
Et descendre plutôt dans un hôtel garni !
A cette indifférence aurois-je dû m'attendre ?

FLORIMOND.

Je vous suis obligé d'un reproche si tendre.
Mais cela ne doit pas du tout vous chagriner.
Mon cher oncle, entre nous, j'ai craint de vous gêner ;
Et puis, je ne suis pas loin de votre demeure,
Et je pourrai vous voir chaque jour, à toute heure.

DOLBAN.

Tu sais toujours donner aux choses un bon tour,
Car dans ta lettre aussi, tu mets sous un beau jour,

Ton hiſtoire de Breſt & ton double caprice.
Jamais, au bout d'un mois, quitta t'on le ſervice ?

FLORIMOND.

Le ſervice, en un mot, n'eſt point du tout mon fait.

DOLBAN.

Va, tu n'es fait pour rien, je te le dis tout net.

FLORIMOND.

En quoi voyez-vous donc... ?

DOLBAN.

En toute ta conduite,
En tes écarts paſſés, en ta derniere fuite ;
Et pour trancher ici d'inutiles diſcours,
Tu n'es qu'un inconſtant, tu le ſeras toujours.

FLORIMOND.

Inconſtant ! oh, voilà votre mot ordinaire !
Eh ! c'eſt pour ne pas être inconſtant, au contraire,
Qu'on me voit ſur mes pas revenir tout exprès.
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.

DOLBAN.

Cette précaution eſt tout à fait nouvelle !
En as-tu moins, ſans ceſſe, erré de belle en belle ?
Depuis la robe enfin, que bientôt tu quittas,
T'en as t'on moins vu prendre & rejetter d'états ?
Tour-à-tour, la finance, & l'égliſe & l'épée...
Que ſais-je ?... la moitié m'en eſt même échappée.
Vingt états de la ſorte ont été parcourus,
Si bien qu'un an encore, & je ne t'en vois plus.

FLORIMOND.

C'eſt que je fus trompé, c'eſt qu'il faut ſouvent l'être ;
C'eſt qu'il eſt maint état qu'on ne peut bien connoître,

A moins que par soi-même on ne l'ait exercé :
Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.
J'aurai pu me trouver dans cette circonstance,
Sans être pour cela coupable d'inconstance.
Je goûte d'un état, j'y suis mal, & j'en sors ;
Rien de plus naturel. Quoi, faudroit-il alors
Végeter sans desirs, sans nulle inquiétude,
Et stupide jouet de la sotte habitude,
Garder, par indolence, un état ennuyeux,
N'être heureux qu'à demi, quand on peut être mieux ?

DOLBAN.

Tu crois donc rencontrer un bonheur sans mélange ?
Hélas ! le plus souvent, que gagne-t'on au change ?
La triste expérience avant peu nous apprend
Que ce nouvel état n'est qu'un mal différent...
Que dis-je ?... au lieu du bien après quoi l'on soupire,
Souvent d'un moindre mal on tombe dans un pire.
Aussi, sans espérer d'en trouver de meilleurs,
Tu quittes un état, pourquoi ? pour être ailleurs.

FLORIMOND.

Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance.
M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance ?
A tout le genre humain dites en donc autant.
A le bien prendre enfin, tout homme est inconstant ;
Un peu plus, un peu moins, & j'en sais bien la cause :
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose !
Un rien le fait tourner d'un & d'autre côté.
On veut fixer en vain cette mobilité :
Vains efforts ; il échappe, il faut qu'il se promene :
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel ;
Et pour être constant, il faut être éternel.

D'ailleurs, quand on y ſonge, il ſeroit bien étrange
Qu'il fût ſeul immobile : autour de lui, tout change,
La terre ſe dépouille, & bientôt reverdit ;
La lune, tous les mois, décroît & s'arrondit...
Que dis-je ? en moins d'un jour, tour-à-tour on eſſuie
Et le froid & le chaud, & le vent & la pluie.
Tout paſſe, tout finit, tout s'efface ; en un mot,
Tout change : changeons donc, puiſque c'eſt notre lot.

DOLBAN.

De la frivolité, digne panégyriſte !

FLORIMOND.

N'êtes-vous point vous-même un cenſeur un peu triſte ?

DOLBAN.

D'un oncle, d'un ami, je remplis le devoir.
Tu te perds, Florimond, ſans t'en appercevoir.
Eſperes-tu, dis-moi, t'avancer dans le monde,
Toi, qu'on a toujours vu d'une humeur vagabonde,
Effleurer chaque état, qui change pour changer,
Qui n'es dans chacun d'eux, qu'un ſimple paſſager ?
Digne emploi des talens qu'en toi le ciel fit naître !
Avec tant de moyens de te faire connoître,
Tu ſeras donc connu par ta légéreté ?
Ah ! ſi tu ne fais rien pour la ſociété,
A l'eſtime publique il ne faut plus prétendre.
Tremble, & vois à quel ſort tu dois enfin t attendre.
A force de courir, toujours plus loin du but,
Et bientôt de l'état, mépriſable rebut,
Déſœuvré, las de tout, comme à tout inhabile,
De tes concitoyens ſpectateur inutile,
Tu ſentiras l'ennui miner tes triſtes jours,
Si l'affreux déſeſpoir n'en abrege le cours.

FLORIMOND.

Courage, livrez-vous à vos affreux préſages,
Étalez à plaiſir les plus noires images.
Pourquoi? parce qu'on eſt un tant ſoit peu léger.
(*après un moment de ſilence*).
Quoiqu'il en ſoit, je crois que je m'en vais changer.

DOLBAN.

Bon!

FLORIMOND.

Sérieuſement, je ne ſuis plus le même.

DOLBAN.

Depuis combien de tems déjà?

FLORIMOND.

Depuis que j'aime.

DOLBAN (*en ſouriant*).

Ah! fort bien!

FLORIMOND.

N'allez pas prendre ici mes diſcours
Pour le frivole aveu de volages amours.
Il eſt paſſé le tems des folles amourettes:
Un feu réel ſuccede à ces vaines bluettes.
J'aime, vous dis-je, enfin, pour la premiere fois.

DOLBAN.

Du ton dont tu le dis, en effet je le crois.
Quelle eſt donc la perſonne...?

FLORIMOND.

Elle a nom Éliante:
C'eſt une veuve angloiſe, une femme charmante.
Je ne vous parle point de ſa rare beauté,
Encore moins de ſes biens & de ſa qualité,
Quoiqu'elle ſoit pourtant & noble, & riche, & belle;
Mais je vous l'avouerai, ce que j'admire en elle,

Ce ſont des qualités d'un bien plus digne prix.
Pour les frivolités, c'eſt ce noble mépris,
C'eſt ce rare talent, le grand art de ſe taire,
Sa fierté même, enfin c'eſt tout ſon caractere.

DOLBAN.

Comment peux-tu ſi bien la connoître en un jour?

FLORIMOND.

Mais elle a fait à Breſt un aſſez long ſéjour.
Quelque tems, il eſt vrai, je la perdis de vue;
Mais j'en fais en ce lieu la rencontre imprévue:
Et mon cœur dégagé de cette Léonor,
La trouve ici plus belle & plus aimable encor.

DOLBAN.

Je ne puis qu'approuver une telle alliance.
Elle eſt riche?

FLORIMOND.

Très-riche.

DOLBAN.

Et de haute naiſſance?

FLORIMOND.

Très-haute.

DOLBAN.

Écoute: il faut ne rien faire à demi.
L'Ambaſſadeur de Londres eſt mon meilleur ami:
Je vais le conſulter; & ſi le témoignage
Qu'il rendra d'Éliante, eſt à ſon avantage,
Je reviens à l'inſtant, & demande ſa main.

FLORIMOND.

Oui, mon oncle; & plutôt aujourd'hui que demain.

DOLBAN.

Tu vas m'attendre?

FLORIMOND.

Non. Je vais rendre visite
A mon ami Valmont ; mais je reviens bien vîte.

DOLBAN, (*d'un ton sententieux.*)

Je l'avois toujours dit. son cœur se fixera.
Attendons ; tôt ou tard, son heure arrivera ;
Et s'il trouve une femme...

FLORIMOND, (*très vivement.*)

Allons, elle est trouvée,
Mon cher oncle, & mon heure est enfin arrivée !

(*Ils sortent ensemble.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

KERBANTON, PADRIGE.

(*Kerbanton eſt en equipage de voyageur.*)

KERBANTON.

MAUGRE-BLEU de la poſte & de qui l'inventa!

PADRIGE.

Comme je vois, Monſieur n'eſt pas fait à cela.

KERBANTON.

Eh non; à chaque pas on ſent une ſecouſſe.
J'aimerois mieux ſur mer être forçat ou mouſſe.
Vive un vaiſſeau léger qui va comme l'éclair!

PADRIGE.

Monſieur aimeroit mieux être toujours ſur mer.

KERBANTON.

Oui, certes: peſte ſoit des voyages ſur terre!
C'eſt mon premier: encor je viens pour une affaire...
A propos, ayez ſoin de me tenir demain
Une voiture prête, & de très grand matin:

PADRIGE.

Monſieur va quelque part:

M. KERBANTON.

Oui, je vais à Verſailles,
Solliciter enfin le prix de vingt batailles.

Ah! corbleu! mon ami, si je n'étois point las,
Je vous raconterois mes deux derniers combats.

PADRIGE.

Tant mieux! j'aime beaucoup les récits militaires.

M. KERBANTON.

Oui? vous êtes mon homme, & vous saurez mes guerres.
A présent, menez-moi dans mon appartement.

PADRIGE.

Le voici. Vous serez, je crois, commodément.
Vous aurez pour voisin un jeune gentilhomme,
Un Officier de Brest...

M. KERBANTON.

Ah! de Brest? On le nomme?

PADRIGE.

Florimond.

M. KERBANTON.

Florimond! il est ici! corbleu!

PADRICE.

Oui, vous le connoissez?

M. KERBANTON.

Je le connois un peu.

(*Il se parle à lui-même.*)

Florimond en ces lieux! la rencontre est bizarre.
Je ne viens pas pour lui, morbleu! je le déclare;
Mais puisqu'ici le sort m'a conduit à propos,
Je ne suis point fâché de lui dire deux mots.
(*à Padrige.*)
Est-il chez lui?

PADRIGE.

Jamais en place il ne demeure;

Il va, vient, rentre, ſort, quatre fois en une heure.
Il vient de reſortir.

M. KERBANTON.

Et vous ne ſavez pas
S'il reviendra bientôt ?

PADRIGE.

Non, Monſieur.

M. KERBANTON.

En ce cas,
Je vais me repoſer. Écoutez, mon cher hôte,
Vous me réveillerez dans deux heures, ſans faute.

PADRIGE.

Sans faute.

M. KERBANTON.

Devant lui, ſur-tout, de Kerbanton
Gardez-vous, juſques-là, de prononcer le nom :
Car il ne m'attend pas, & je veux le ſurprendre.

PADRIGE.

Il ſuffit.

M. KERBANTON, (*en entrant.*)

En ce lieu j'ai bien fait de deſcendre.

SCENE II.

PADRIGE, (*ſeul.*)

SI, ſuivant ſon uſage, il pouvoit accourir !
Car j'ai certain laquais que je lui veux offrir,
Un de mes protégés.

SCENE III.

LISETTE, PADRIGE.

PADRIGE.

C'est vous, Mademoiselle!
Écoutez donc un peu : savez-vous la nouvelle ?
Crispin est renvoyé.

LISETTE.

Bon!

PADRIGE.

Oui, vraiment.

LISETTE.

Hé bien,
Voyez si dans la vie on peut compter sur rien!
Le trait est-il piquant ?

PADRIGE.

Rassurez-vous, de grace;
Crispin saura trouver sans peine une autre place.

LISETTE.

Mais moi, je le trouvois fort bien dans celle-ci.
Et savez-vous pourquoi Monsieur le chasse ainsi ?

PADRIGE.

Ma foi, non.

LISETTE.

Ce sera pour quelque bagatelle;
Car je répondrois bien que Crispin est fidele.
Les maîtres, sans mentir, sont étrangement faits!
Ils sont pleins de défaut, & nous veulent parfaits.

PADRIGE.

Vous prenez bien à cœur.

LISETTE, (*avec dépit.*)

Non, c'eſt que de la ſorte
Je n'aime pas qu'on mette un laquais à la porte.
Il cherchera longtems un auſſi bon valet.

PADRIGE.

Mais je le crois trouvé! je connois un ſujet
Qui vaudra le Criſpin.

LISETTE.

Allons, je le deſire.

PADRIGE.

J'apperçois Florimond.

LISETTE.

Et moi je me retire.
Car je ſuis en colere, & je m'emporterois,
(*Elle ſort.*)

PADRIGE.

Adieu donc.
(*Seul.*)
Ce Criſpin lui cauſe des regrets:
Mais quoi, ſon ſucceſſeur conſolera la belle.

SCENE IV.

PADRIGE, FLORIMOND.

PADRIGE.

MONSIEUR...

FLORIMOND.

Hé bien?

PADRICE.

Je viens d'apprendre une nouvelle.

Vous êtes ſans laquais : duſſai-je être importun,
Je prends la liberté de vous en offrir un.

FLORIMOND.

Importun? Au contraire, & votre offre m'oblige.
Donnez ; de votre main, mon cher Monſieur Padrige,
Je le reçois d'avance.

PADRIGE.

Ah ! . . j'ai bien votre fait,

FLORIMOND.

Bon.

PADRIGE.

Un garçon docile, intelligent, diſcret,
Honnête homme ſur-tout.

FLORIMOND.

Eh, voilà mon affaire.

PADRIGE.

Je le crois. Si pourtant il n'eût pas ſu vous plaire,
J'en avois un autre.

FLORIMOND.

Ah ! . . Cet autre, quel eſt-il?

PADRIGE.

C'eſt un laquais charmant, du plus joli babil.

FLORIMOND.

Fort bien.

PADRIGE.

De la toilette il connoît les fineſſes ;
Il n'a ſervi qu'Abbés, que petites maîtreſſes :
Il eſt élégant, ſouple, & prompt comme l'éclair.

FLORIMOND.

J'aime mieux celui-ci.

PADRIGE, *à part.*

Courage.

FLORIMOND.

Allez, mon cher.

PADRIGE.

J'aurois pu vous parler d'un autre domeſtique;
Mais j'ai craint que Monſieur n'aimât point la muſique.

FLORIMOND.

Si fait. Cet autre donc eſt un Muſicien?

PADRIGE.

Oui, fort habile : il eſt un peu fou...

FLORIMOND.

Ce n'eſt rien.

PADRIGE.

Sans doute. Comme un maître, il pince la guittare,
Sait jouer de la flûte.

FLORIMOND.

Eh! c'eſt un homme rare.

PADRIGE.

Ce n'eſt pas tout; il a le plus joli goſier,
Sa voix aux inſtrumens ſaura ſe marier.

FLORIMOND.

Bravo! voilà mon homme : allons vîte qu'il vienne.

PADRIGE.

Mais êtes-vous bien sûr, Monſieur, qu'il vous convienne?
Car le dernier toujours eſt celui qui vous plaît.

FLORIMOND.

Oh, non, je m'y tiendrai.

PADRIGE, *à part, voyant venir Criſpin.*

Diable! un autre paroît.

SCENE V.

FLORIMOND, PADRIGE, CRISPIN, *en habit de Baigneur.*

CRISPIN, *à part de loin.*

FERME, : Monsieur te reprendra peut-être.

FLORIMOND.

Qu'est-ce ?

CRISPIN, *avec l'accent gascon,*

C'est moi, Monseu.

FLORIMOND.

Que cherchez-vous?

CRISPIN.

un Maître.

FLORIMOND, *à part.*

Ce garçon-là me plaît.

(*Haut.*)

Padrige, laissez nous.

PADRIGE, *bas à Crispin.*

Monsieur aime à changer.

CRISPIN, *bas aussi.*

Jé lé sais mieux qué vous.

PADRIGE, *à Florimond.*

Et ce laquais, faut-il . . ?

FLORIMOND.

Non, ce n'est pas la peine.

PADRIGE, *à part, en s'en allant.*

Tant mieux ; il n'auroit pas achevé la semaine.

SCENE

SCENE VI.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

ON te nomme?

CRISPIN, *toujours avec l'accent gascon.*

La Flur, pour vous servir.

FLORIMOND.

La Fleur!

J'aime ce nom.

CRISPIN.

Monseu mé fait beaucoup d'honnur.

FLORIMOND.

D'où sors-tu donc?

CRISPIN.

De chez un ancien Militaire.

FLORIMOND.

Quel homme?

CRISPIN.

Eh mais, il est d'un fort bon caractere,
Parfois un peu bizarre, à ne vous point mentir;
Mais, tout coup vaille, encore je voudrois lé servir.

FLORIMOND.

Pourquoi l'as-tu quitté?

CRISPIN.

C'est bien lui qui mé quitte.

FLORIMOND.

Et pour quelle raison?

CRISPIN.

Il ne me l'a pas dite,
Monſeu.

FLORIMOND.

Ton air, je crois, ne m'eſt pas inconnu.

CRISPIN.

Mais . . Quéque part auſſi . . jé crois vous avoir vû.

FLORIMOND.

Eh mais . .

CRISPIN, (*à part.*)

Nous y voilà.

FLORIMOND.

N'eſt-ce pas toi?

CRISPIN.

Peut-être.

FLORIMOND.

Mais oui, c'eſt toi, Criſpin.

CRISPIN, (*reprenant ſa voix naturelle*)

Non pas, mon ancien Maître;
Ce n'eſt plus lui, Criſpin n'étoit point votre fait;
Il n'étoit plus le mien, & je m'en ſuis défait.

FLORIMOND.

Es-tu fou?

CRISPIN.

Mais, Monſieur, franchement, pour vous plaire,
J'ai d'un peu de folie orné mon caractere.
D'abord d'un autre nom j'ai trouvé le ſecret,
Et je me doutois bien que ce nom vous plairoit.
J'ai, dépouillant ma cape & mes gants, & ma veſte,
Pris d'un Valet-de-chambre & l'habit & le geſte:

J'ai mis bas la bottine, & chauſſé l'eſcarpin :
Vous voyez bien, Monſieur, que ce n'eſt plus Criſpin.

FLORIMOND.

Le ſtratagême eſt neuf, & ne peut me déplaire ;

CRISPIN.

Oh ! vous me reprendrez : car je ſuis votre affaire.
J'ai ſenti que j'avois mérité mon congé.
Mais je ſuis jeune encor : j'ai tout-à-coup changé
De manieres, de ton, & preſque de viſage.

FLORIMOND.

Tant mieux.

CRISPIN.

Criſpin, dit-on, s'aviſoit d'être ſage.
Le faquin ! Oh, la Fleur eſt un franc libertin.
C'étoit un buveur d'eau que ce Monſieur Criſpin.
Le fat ! La Fleur boit ſec. J'ai ſu que l'imbécille,
Valet officieux, ſouple, exact & docile,
Couroit au moindre ſigne, & ſervoit rondement.
Patience : la Fleur eſt un bon garnement
Qui vous fera par jour donner cent fois au Diable.
Mais on m'a dit encore un trait plus pitoyable :
Il ſe donnoit les airs d'être honnête homme ; fi !

FLORIMOND

Oh, j'entends que la Fleur le ſoit.

CRISPIN.

Cela ſuffit.
Hé bien ?

FLORIMOND.

Je te reprends. Mais ſi tu veux qu'on t'aime,
Plus de Criſpin.

CRISPIN.

Parbleu ! n'en parlez plus vous-même.

Parlons plutôt ici, parlons de vos amours.
Eliante, Monſieur, vous plaît-elle toujours?

FLORIMOND, *avec embarras.*

Pourquoi me rappeller le nom de cette Dame?
Il m'afflige, & de plus m'accuſe au fond de l'ame . . .
Elle étoit eſtimable, & j'en tombe d'accord . . .
Oh, je ne change pas, & je l'eſtime encor . . . .
Et tu me fais ſonger que dans le moment même,
Mon oncle, qui toujours, ſuppoſe que je l'aime,
Fait à ce ſujet-là des démarches pour moi : . . .
Mais enfin, à mon âge, eſt-on maître de ſoi?
Que veux-tu? . . . De mon cœur je ſuis la douce pente,
J'aime, la Fleur, j'adore une fille charmante.

CRISPIN.

Bon!

FLORIMOND.

La ſœur de Valmont, que je quitte à l'inſtant.

CRISPIN.

A tous vos traits, Monſieur, jamais on ne s'attend.

FLORIMOND.

Je ne m'attendois pas à celui-ci moi-même :
Nouveau Céſar, je viens, je la vois, & je ſaime.

CRISPIN.

Et pourroit-on l'a voir . . . ?

FLORIMOND.

Le voici ſans détour.
J'entretenois Valmont de mon nouvel amour.
Tandis qu'à ſes tranſports mon ame s'abandonne,
On ouvre . . . J'apperçois une jeune perſonne . . . .
Divine : ſon maintien, ſes graces, ſa douceur,
Tout me ravit d'abord. Il l'appelle ſa ſœur :

Moi, j'ignorois qu'il eût une sœur aussi chere :
Elle étoit au couvent, quand je connus son frere.
Elle parla fort peu, mais ce peu me suffit,
Et je répondrois bien qu'elle a beaucoup d'esprit.
Le seul son de sa voix annonce une belle ame,
Que te dirai-je enfin de ma naissante flamme ?
Elle sortit bientôt, & je l'aimois déjà.

CRISPIN.

Quoi, sitôt ?

FLORIMOND.

Il est vrai qu'un coup-d'œil m'engagea.
Mais, vois-tu ? cette chaîne est la mieux assortie :
C'est là ce qu'on appelle amour de sympathie.
Souvent l'on est d'avance unis, sans le savoir,
Et l'on n'a, pour s'aimer, besoin que de se voir.
Voilà comment ici la chose est arrivée.

CRISPIN.

Oui, cette sympathie est assez bien trouvée.

FLORIMOND.

Ce n'est pas tout encor. Ils ont quelques instans
Parlé tout bas : j'admire & me tais : mais j'entends
Qu'ils projettent d'aller bientôt à la campagne.
« Ah ! (dis-je) permettez que je vous accompagne ».
« Volontiers (dit Valmont) ; mais pendant quinze jours,
» Pourras-tu te résoudre à quitter tes amours ? »
J'insiste, on y consent ; je suis de la partie.

CRISPIN.

Courage. Allons, Monsieur, vive la sympathie !

FLORIMOND.

Ah ! Lafleur, quel plaisir je me promets d'avoir !
Pendant quinze grands jours je m'en vais donc la voir,

L'entendre, lui parler, enfin vivre auprès d'elle.
J'eſpere, je l'avoue, amant diſcret, fidele,
Faire agréer mes ſoins, mon hommage, mes vœux,
Et peut-être obtenir quelques touchans aveux.
Je crois qu'à la campagne on eſt encore plus tendre,
Que d'aimer tôt-ou-tard on ne peut s'y défendre.
Bois, prés, fleurs, d'un ruiſſeau les aimables détours,
Et ce peuple d'oiſeaux qui chantent leurs amours,
Tout, le charme puiſſant de la nature entiere,
Pénetre, amollit l'ame, & l'ame la plus fiere.
Quand on aime une fois, rien ne diſtrait d'aimer:
On eſt tout à l'objet qui nous a ſu charmer.
On ne ſe quitte plus, comme deux tourterelles...
(Car à chaque pas, là, vous trouvez des modeles),
Promenades, travaux, plaiſirs, tout eſt commun,
Et tous deux... mais que dis-je? alors on n'eſt plus qu'un.

CRISPIN.

Vous voilà tout rempli de votre amour champêtre!
Et quelque jour, Monſieur, aſſis au pied d'un hêtre,
Je m'attends à vous voir, au milieu d'un troupeau,
Soupirer pour Philis, bergere du hameau.

FLORIMOND.

Tu ris, mais j'étois fait pour y paſſer ma vie.
Heureux cultivateur, que je te porte envie!
Ton air eſt toujours pur, ainſi que tes plaiſirs,
Mille jeux innocens partagent tes loiſirs.
Tu vois mourir le jour, & renaître l'aurore;
Ton œil à chaque pas, vois la nature éclorre,
Ta femme eſt belle, ſage, & tes enfans nombreux...
Non, ce n'eſt plus qu'aux champs que l'on peut être heureux,

CRIPIN.

Au moins, n'eſpérez pas que Lafleur vous imite:

Le diable étoit plus vieux quand il se fit hermite.
Et puis, vous connoissez le bon Monsieur Dolban :
Donnera-t-il les mains à votre nouveau plan,
Lui, qui, pour l'autre hymen (car c'est vous qui le dites),
S'occupe, en ce moment, à faire des visites?

FLORIMOND.

Eh! que m'importe? aussi pourquoi se presser tant?
Voyez, ne pouvoit-il différer d'un instant?
Voilà comme est mon oncle; il prend tout à la lettre :
Jamais au lendemain on ne l'a vu remettre.
Et puis il aime fort ces commissions-là,
Négociation, demande, *& cætera;*
Il croit en ce moment conduire une ambassade.
Mais il pourroit venir; & de peur d'incartade,
Je sors, moi... mais on vient, & c'est peut-être lui.

CRISPIN.

C'est Madame Éliante.

FLORIMOND.

Autre surcroît d'ennui.
(*Il prête l'oreille*).
C'est elle-même. Dieu! quel pénible martyre!
Comment l'aborderai-je, & que lui vais-je dire?
(*Il rêve un moment*).
Je lui vais dire, moi, la chose comme elle est,
Que je ne l'aime plus, & qu'un autre me plaît.
Je crois qu'il est affreux de tromper une femme.
(*A Crispin*).
Laisse-nous.
(*Crispin sort*).

SCENE VII.

FLORIMOND, ÉLIANTE.

ÉLIANTE (*en voyant Florimond*).

Ah ! Monsieur...

FLORIMOND (*avec beaucoup d'embarras*).

Pardon... il faut, Madame...
Je ne puis plus longtemps...
(*A part*).
Mais non. Un tel aveu
Seroit trop dur : il faut le préparer un peu ;
J'y vais songer.
(*Haut*).
Madame... Excusez ma conduite...
De tout, dans un moment, vous allez être instruite.
(*Il sort très-précipitamment*).

SCENE VIII.

ÉLIANTE (*seule*).

Qu'entend-il par ces mots, & par ce brusque adieu ?
On diroit qu'il a peine à me faire un aveu...
Dieu ! si cet embarras, cette fuite si prompte,
D'un fatal abandon cachoit toute la honte ?...
Si c'étoit ?... on le dit inconstant & léger...
Je n'aurois inspiré qu'un amour passager !
Seroit-il vrai ?... Mais quoi, peut-être je m'abuse :
Peut-être, sans sujet, d'avance je l'accuse.
Florimond, après tout, peut bien être distrait...

Que sais-je? il est très vif; & j'ai vraiment regret
D'avoir formé trop vîte un soupçon téméraire
Sur un cœur que je crois généreux & sincere.
Attendons jusqu'au bout; ne précipitons rien:
S'il me trahit, hélas! je le saurai trop bien.

SCENE IX.

ÉLIANTE, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

MADAME, auprès de vous j'ai cru que sans scrupule,
Je pouvois supprimer tout fade préambule.
Je m'explique en deux mots: Florimond, mon neveu,
Brûle de voir l'hymen couronner son beau feu.
S'il est digne à vos yeux d'une faveur si grande,
J'ose en venir pour lui faire ici la demande.

ÉLIANTE, (*à part.*)

Je respire: voilà tout son secret.

(*haut.*)

Monsieur,
La demande pour moi n'a rien que de flatteur;
Et d'un début si franc, bien loin d'être surprise,
Je m'en vais y répondre avec même franchise.
Monsieur votre neveu, dès que je le connus,
M'inspira de l'estime... & s'il faut dire plus,
Il m'inspira bientôt un sentiment plus tendre.
C'est bien assez, je crois, Monsieur, vous faire entendre
Quel prix j'attache aux soins qu'il me rend aujourd'hui.

M. DOLBAN.

Que de graces je dois vous rendre ici pour lui!

ÉLIANTE.

Un peu trop librement peut-être je m'exprime.

M. DOLBAN.

Cela ne fait pour vous qu'augmenter mon eſtime,
Madame, & ce ton-là fut toujours de mon goût.

ÉLIANTE.

En ce cas, permettez que, franche juſqu'au bout,
D'une crainte que j'ai je vous faſſe l'arbitre,
Eſtimable d'ailleurs, & même à plus d'un titre,
Généreux, plein d'honneur... Monſieur votre neveu
Paſſe pour inconſtant... & je le crains un peu.

M. DOLBAN.

Raſſurez-vous, Madame, on peut bien, à cet âge,
Être vif & léger, & même un peu volage:
Mais, fût-il inconſtant, c'eſt un léger défaut,
Dont près de vous, ſans doute, il guériroit bientôt.
Car votre ambaſſadeur, qu'en ce moment je quitte,
M'a peint en peu de mots votre rare mérite...
Pardon... daignerez-vous me marquer l'heureux jour
Où Florimond verra couronner ſon amour?

ÉLIANTE.

Monſieur...

M. DOLBAN.

Mais c'eſt à lui de vous preſſer lui-même;
Un tel ſoin le regarde, il eſt jeune, il vous aime;
Et ſur ſon éloquence on peut ſe repoſer.

ELIANTE.

A la vôtre, Monſieur, que peut-on refuſer?
Mais ſouffrez qu'à préſent chez moi je me retire;
Ce que je vous ai dit, vous pouvez le lui dire.
(*M. Dolban la reconduit juſqu'à la porte de ſon appartement.*)

SCENE X.

M. DOLBAN, *seul.*

CETTE femme eſt aimable, oui très-aimable.. au fond,
Je porte, je l'avoue, envie à Florimond.
Allons voir les parens, avertir le Notaire ;
En un mot, bruſquement, terminons cette affaire.
L'homme eſt vif, ſémillant, difficile à ſaiſir :
D'échapper, cette fois, qu'il n'ait pas le loiſir.

SCENE XI.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

M. DOLBAN, (*De loin, à part.*)

MAIS le voici, je vais faire un homme bien aiſe.
(*Haut.*)
Hé bien, l'Ambaſſadeur connoît fort notre Angloiſe :

FLORIMOND.

Vraiment ?

M. DOLBAN.

Il m'en a fait un éloge complet.
Moi-même, je l'ai vue, & la trouve en effet
Telle que tous les deux vous me l'aviez dépeinte.
Je déclare tes feux ; elle y répond ſans feinte :
Je demande ſa main, & ſa main eſt à toi :
Maintenant, Florimond, es-tu content de moi ?

FLORIMOND, *avec embarras..*

Mon oncle.. Aſſurément . . . Je ne ſaurois vous rendre....
Je ſuis confus des ſoins que vous voulez bien prendre.

M. DOLBAN.

Mon ami, je les prends avec un vrai plaisir :
Je suis tout délassé, quand j'ai pu réussir.
Je vais disposer tout pour la cérémonie,
Et veux que dans trois jours l'affaire soit finie.

FLORIMOND.

Dans trois jours ?

M. DOLBAN.

Oui, mon cher : j'espere, dans trois jours,
Par un heureux hymen couronner tes amours.

FLORIMOND.

Mon oncle... Vous allez un peu vîte peut-être ;
A peine, en vérité, peut-on se reconnoître.

M. DOLBAN.

Comment..? Tu trouve donc que trois jours sont trop peu.?

FLORIMOND.

Je trouve que l'hymen n'est point du tout un jeu ;
Et qu'on ne sauroit trop y réfléchir d'avance.

M. DOLBAN.

Toi même, me pressois de faire diligence.

FLORIMOND.

Oui... C'est que, d'un peu loin, l'hymen a mille attraits ;
Mais je tremble, mon oncle, en le voyant de près.

M. DOLBAN.

Tu trembles ?.. Il est tems, quand j'ai fait la demande !
Et dis-moi, d'où te vient une frayeur si grande ?
Eh quoi, l'amant qui touche au moment désiré
D'être uni pour jamais à l'objet adoré
De joie & de plaisir tressaille, & tu frissonnes !
Quoi, l'union des cœurs, bien plus que des personnes,

Union dont jamais n'approcha l'amitié,
Les doux embraſſemens d'une tendre moitié,
D'une épouſe, à la fois, modeſte & careſſante,
Ce riant avenir te glace & t'épouvante!
Inſenſible à l'eſpoir de renaître avant peu
Dans un enfant chéri, gage du plus beau feu,
D'embraſſer de tes traits une image auſſi chere;
Tu trembles, en ſongeant au bonheur d'être pere!
Ah! Si ce ſont pour toi des maux à redouter,
Je crains pour les plaiſirs que tu ſauras goûter.

FLORIMOND.

Permettez: le portrait d'une épouſe chérie
S'offre bien quelquefois à mon ame attendrie:
Quelquefois je ſouris à ce groupe joyeux.
De quatre ou cinq enfans qui croiſſent ſous mes yeux,
Et je voudrois déjà d'un tableau qui m'enchante
Voir ſe réaliſer l'image ſi touchante.....
Mais je ſonge à l'inſtant qu'à tous ces chers objets
Je ſerai par des nœuds, attaché pour jamais,
Que ce qui fut d'abord un penchant volontaire,
Bien-tôt va devenir un bonheur néceſſaire.
Ce ſpectacle dès lors perd toute ſa beauté:
Dès-lors, je n'y vois plus que la néceſſité,
Et puiſque l'on ne peut, grace à la loi ſevere,
Sans ceſſer d'être libre, être époux, être pere;
Mon cher oncle, à ce prix, je ne ſuis point jaloux
D'acheter les beaux noms & de pere & d'époux.

M. DOLBAN.

Ainſi l'on ne ſent plus maintenant, on raiſonne!
Par le raiſonnement, ainſi l'on empoiſonne
La ſource du bonheur, des plaiſirs les plus doux!
Hé bien, j'étois né, moi, pour être pere, époux..

L'aſpect d'un couple heureux m'a toujours fait envie.
Oui, l'hymen auroit fait le bonheur de ma vie;
A mon amour pour toi je l'ai ſacrifié,
Et ſans toi, ſans toi ſeul, je ſerois marié.

FLORIMOND.

Mon oncle, je le ſais, & je vous en rends grace;
Mais faudroit-il que moi, je me ſacrifiâſſe?
Ce n'eſt pas ſeulement l'hymen en général,
Que je redoute ici: je crains de choiſir mal.
Je le vois, Éliante eſt une philoſophe,
Qui de rien ne s'émeut, qui jamais ne s'échauffe,
Qui ne rit pas, je gage, une fois en un jour,
Et quand il faut aimer, diſſerte ſur l'amour.
Elle a beaucoup d'eſprit, elle eſt ſage, elle eſt belle;
Mai j'ai peur, entre nous, de m'ennuyer près d'elle.

DOLBAN.

Voilà donc tes raiſons! elles me font pitié.
De mes ſoins c'eſt ainſi que je me vois payé!
Ainſi, mal-à-propos, j'ai fait une demande:
On m'a donné parole, il faut que je la rende;
Et tu viens te dédire au moment du contrat!
Peux-tu donc à ce point me compromettre, ingrat?

FLORIMOND.

Je ſuis mortifié de ces démarches vaines...

DOLBAN.

Tu pourrois d'un ſeul mot payer toutes mes peines.
Dis ſeulement, dis-moi que tu l'épouſeras.

FLORIMOND.

Je ne puis, en honneur.

DOLBAN.

Tu ne le veux donc pas?

FLORIMOND.

Mais quel acharnement, mon oncle, eſt donc le vôtre?
Puis-je, aimant une femme, en épouſer une autre?

DOLBAN.

Comment...?

FLORIMOND.

Oui, pour trancher d'inutiles diſcours,
J'aime une autre, vous dis je, & l'aimerai toujours.

DOLBAN.

Je ne m'attendois pas à ce trait, je l'avoue:
Aimer une autre! ainſi de ſon oncle on ſe joue!
Quoi, pendant que je fais des démarches pour toi,
Tu cours aux pieds d'une autre, & lui promets ta foi!
Mais à mon tour auſſi je m'en vais te confondre,
Pour la derniere fois, il s'agit de répondre...
Ne crois pas qu'à ton gré je conſente à fléchir.
Je veux bien te donner du tems pour réfléchir.
Florimond, dans une heure il faut me ſatisfaire,
Ou... tu verras alors ce que je ſaurai faire.
(*Il ſort*).

SCENE XII.

FLORIMOND (*ſeul*).

Eh mais! de ce ton-là je ſuis un peu ſurpris.
Que me veut-il enfin? je ne ſuis point ſon fils.
On ſe fait un devoir d'obéir à ſon pere:
On cede avec plaiſir aux ordres d'une mere:
Pour les oncles, ma foi on ne dépend pas d'eux.
(*Il regarde à ſa montre*).
Mais Valmont & ſa ſœur ſont ſortis tous les deux.

Qu'ai-je à faire ? Voyons. J'aime la vie active.
(*Il rêve*).
Ah ! bon ! Lafleur !... Lafleur ! Mais voyez s'il arrive !
On ne ſauroit jouir de ce maudit valet.
Lafleur !... Il ne vient plus que quand cela lui plaît...
Il me l'avoit bien dit... Ce coquin-là ſe forme...
Cela gêne pourtant. Je vais voir... pour la forme,
L'Opéra, les François & les Italiens :
Je ne fais qu'y paroître, & bientôt je reviens.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

ÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Un ſi prompt changement à lieu de me ſurprendre.
Madame, pardonnez... Mais pourrois-je apprendre
La cauſe du chagrin, du trouble où je vous voi?

ÉLIANTE, (*une lettre à la main, très-émue*).

Je ne veux plus jamais croire à la bonne foi.

LISETTE.

Vous avez lu vingt fois, & relu cette lettre
Qu'à l'inſtant en vos mains l'hôte vient de remettre:
C'eſt elle qui, ſans doute, a cauſé tout le mal.

ÉLIANTE.

Il eſt trop vrai, Liſette; & ce courier fatal
M'apprend de Florimond, l'action la plus noire.
A Breſt, au premier jour, aurois-tu pu le croire?
Il va ſe marier, & le contrat eſt fait.

LISETTE.

Qu'entends-je? Un trait pareil eſt bien noir en effet.

ÉLIANTE.

On ne me mande rien d'ailleurs, de ſon voyage:
Mais il vient à coup sûr, pour ce beau mariage...
Car Monſieur Kerbanton, ſon beau-pere futur,
Vient lui-même à Paris: ainſi rien n'eſt plus sûr.
Hélas! moi, je croyois que cette impatience...
Eh! qui n'eût à ma place, eu même confiance?
Qui n'auroit cru de même à cette ardeur,
A ces tranſports brûlans?... Je vantois ſa candeur!

LISETTE.

Madame, tout cela me paroît impossible.

ÉLIANTE.

Ce qui porte à mon cœur le coup le plus sensible,
Lisette, ce n'est pas son infid lit ;
C'est sa noirceur profonde, oui, c'est sa fausseté.
Il pouvoit m'oublier, il en étoit le maître ;
Mais de m'en imposer qui le forçoit ? . . le traître !
« Non, jamais de tromper je ne me fis un jeu ;
» (Disoit-il) quand ma bouche exprime un tendre aveu,
» C'est que j'aime en effet ».

LISETTE.

Nous avoir abusées !
Voyez pourtant à quoi nous sommes exposées ?
Mais c'est peut-être un bruit que l'on a répandu :
Pourquoi le condamner sans l'avoir entendu?

ÉLIANTE.

Oui, tu m'y fais songer. J'ai tort : hélas ! peut-être
C'est sur de faux rapports que je le crus un traître.
Attendons, en effet. Justement le voici :
Laisse-nous : avant peu, j'aurai tout éclairci.

(*Lisette sort*).

SCENE II.

ELIANTE, FLORIMOND.

FLORIMOND, (*à part, de loin, en appercevant Éliante*).

ENCORE elle ! toujours je la vois sur ma route.

ÉLIANTE.

Vous venez à propos pour me tirer d'un doute,
Monsieur...

FLORIMOND, (*à part*).

Quoi ſauroit-elle ?...

ÉLIANTE.

A l'inſtant je reçoi
Un avis ; mais auquel je n'oſe ajouter foi.

FLORIMOND, (*à part*).

Allons, elle ſait tout.

ÉLIANTE.

Une action ſi noire
Eſt indigne de vous, je ne dois point y croire.
On dit, Monſieur...

FLORIMOND.

Hé bien, je le nierois à tort,
Madame : on vous a fait un fidele rapport.

ÉLIANTE.

Qu'entends-je ?

FLORIMOND.

Il eſt trop vrai. Je confeſſe à ma honte
Une infidélité ſi coupable & ſi prompte.

ÉLIANTE.

Eh quoi ! Monſieur... j'en crois à peine un tel aveu,
Quoi, vous ?... c'eſt donc ainſi que l'on ſe fait un jeu ?...

FLORIMOND.

Madame, j'avoûrai que je ſuis bien coupable.
Oui, je ſens qu'à vos yeux je ſuis inexcuſable ;
Auſſi je ſuis bien loin de me juſtifier.
Un autre, dans ma place, auroit ſu tout nier :
Un autre eût fait mentir ſes yeux & ſon viſage ;
Mais je ne fis jamais ce vil apprentiſſage.
Je ſuis léger, volage, & j'ai bien des défauts ;
Mais du moins je n'ai pas un cœur perfide & faux.

ÉLIANTE.

Ce langage m'étonne, il faut que je le diſe.
Il vous ſied bien, Monſieur, de jouer la franchiſe,
A vous qui me cachant un indigne ſecret...

FLORIMOND.

Ah! ſi je me ſuis tû, ce n'étoit qu'à regret.
Vous dûtes voir combien une telle contrainte
Coûtoit à ma franchiſe, & que la ſeule crainte
Retenoit mon ſecret, tout près de m'échapper.
Mais ſe taire, après tout, ce n'étoit pas tromper.

ÉLIANTE.

Vous ſoutenez fort bien ce noble caractere.
Comme ſi vous n'aviez fait ici que vous taire!
De grace, dites-moi, quel fut votre deſſein,
Quand votre oncle pour vous vint demander ma main?
Répondez...

FLORIMOND.

A cela, je répondrai, Madame,
Que mon oncle ignoroit cette ſubite flamme.

ÉLIANTE.

Allons, fort bien. Mais vous, Monſieur, vous le ſaviez,
Quand ici même, ici, vous ſutes à mes piés
Prodiguer les ſermens d'une amour éternelle.

FLORIMOND.

Moi, Madame? depuis ma paſſion nouvelle,
Je ne vous ai pas dit un mot de mon amour.

ÉLIANTE.

J'admire un tel ſang froid. Quoi, Monſieur, en ce jour,
Plus tendre que jamais, plein d'une ardeur extrême,
Vous n'êtes pas venu me dire, *je vous aime?*

FLORIMOND.

Sans doute, je le dis, Madame, j'en convien,
Et quand je le diſois, mon cœur le ſentoit bien.

ÉLIANTE, (*à part.*)

O ciel! à ſa franchiſe aurois-je fait injure?
Expliquons-nous ici, Monſieur, je vous conjure.
M'auroit-on abuſée en voulant m'informer
Des nœuds que votre main étoit près de former?

FLORIMOND.

Non, Madame.

ÉLIANTE.

C'eſt donc vous qui m'avez trompée?

FLORIMOND.

Non, Madame.

ÉLIANTE.

A préſent, me voilà retombée
Dans mon incertitude & mes premiers combats.
Eh quoi, Monſieur, tantôt vous ne me trompiez pas?

FLORIMOND.

Non, je ſuis infidele, & ne ſuis point un traître.

ÉLIANTE.

Point traître, dites-vous? & n'eſt-ce donc pas l'être,
Que de venir ici m'engager votre foi,
Quand vous êtes, à Breſt, prêt d'épouſer?...

FLORIMOND.

Qui? moi?
Je n'épouſe perſonne à Breſt, je vous le jure.

ÉLIANTE.

Monſieur, c'eſt trop longtems ſoutenir l'impoſture.
Il n'eſt pas vrai qu'à Breſt vous êtes ſur le point
D'épouſer Léonor?...

FLORIMOND.

Je ne l'épouſe point.

ÉLIANTE.

C'en eſt trop.

FLORIMOND.

Juſqu'au bout, écoutez-moi, de grace;
Il s'en eſt peu fallu que je ne l'épouſaſſe.
Pardonnez... envers vous je reſſens tous mes torts.
Mais enfin, revenu de mes premiers tranſports,
J'ai couru juſqu'ici pour fuir ce mariage.
Je vous ai fait tantôt honneur de ce voyage,
Et je n'ai qu'en cela bleſſé la vérité:
Encore pour le faire, il m'en a bien coûté.
Mais tout le reſte eſt vrai. Mon ardeur ſe réveille,
Dès qu'ici votre nom vient frapper mon oreille;
Et c'eſt de bonne foi, Madame, qu'en ce jour
Je jurois à vos pieds un éternel amour.

ÉLIANTE.

Ah! je reſpire... & moi, trop prompte, je l'accable!...
Ainſi de fauſſeté vous n'étiez point coupable.

FLORIMOND.

Madame, ſans cela, je le ſuis bien aſſez.

ÉLIANTE.

Ne parlons plus de torts; ils ſont tous effacés.

FLORIMOND.

Tantôt, à ce pardon j'aurois oſé prétendre;
Mais...

ÉLIANTE.

Hé bien?

FLORIMOND.

Maintenant...

ÉLIANTE.

Je ne puis vous entendre.
Expliquez-vous.

FLORIMOND.

Hélas ! ſi je m'explique mieux,
Madame, je m'en vais vous paroître odieux.

ÉLIANTE.

Votre aveu, me dût-il porter un coup bien rude,
Je le préfere encore à cette incertitude.
Parlez, Monſieur, parlez.

FLORIMOND.

Hé bien, puiſqu'il le faut,
C'eſt qu'en vous attendant chez mon ami . . . Tantôt...
J'ai trouvé . . . Mais pourquoi vous perdois-je de vue ?
D'une charmante ſœur la viſite imprévue . . .
Je ne ſaurois pourſuivre, embarraſſé, confus . . .

ÉLIANTE.

J'entends ; épargnez-moi ces diſcours ſuperflus.

FLORIMOND.

Un tel aveu, ſans-doute, à droit de vous déplaire ;

ÈLIANTE.

Il ne mérite pas ſeulement ma colere ;
Adieu.

(*Elle ſort.*)

SCENE III.

FLORIMOND, *ſeul.*

JE m'attendois à ce parfait dédain . . . .
Il ne lui ſied pas mal, & ce dépit ſoudain
Donne un air plus piquant à toute ſa perſonne.
Elle paroît très-fiere . . . Et même je ſoupçonne . . .
Ah ! la ſœur de Valmont vaut encore mieux pourtant,
Peut-on, quand on la voit, n'être pas inconſtant ?
Allons le voir.

(*Il voit M. Dolban.*)

Mon oncle ! O qu'il m'impatiente !

SCENE IV.

FLORIMOND, M. DOLBAN.

M. DOLBAD.

L'heure eſt paſſée : hé bien, ſur l'hymen d'Éliante
As-tu changé d'avis ?

FLORIMOND, *très ſéchement.*

Je n'en change jamais.

M. DOLBAN.

Tu ne l'épouſes point ?

FLORIMOND.

Non, je vous le promets.

M. DOLBAN.

Pour la troiſieme fois, peſez votre réponſe :
Renoncez-vous enfin à ſa main ?

FLORIMOND.

J'y renonce.

M. DOLBAN.

C'eſt votre dernier mot ?

FLORIMOND

Oui, Monſieur.

M. DOLBAN.

En ce cas,
Je n'ai que cinquante ans, je ſuis libre, je l'aime ;
Je me propoſe, moi.

FLORIMOND.

Vous, mon oncle ?

M. DOLBAN.

Moi-même.

Sottement, pour toi seul, j'étois resté garçon :
J'étois trop bon vraiment !

FLORIMOND, *reprenant un air détaché.*

Oui, vous avez raison,
Mon oncle ; dans la vie, il faut se satisfaire.

M. DOLBAN.

Elle aura tout mon bien, je n'en fais point mystere.

FLORIMOND.

Chacun peut, à son gré, disposer de son bien.
Tout le vôtre est à vous, & je n'y prétens rien.

M. DOLBAN.

Nous verrons si toujours cela te fera rire !
Je n'ose encore la voir, mais je lui vais écrire.

(*Il veut sortir.*)

FLORIMOND.

Ne sortez point ; ici, vous avez ce qu'il faut :
La lettre & la réponse arriveront plutôt.
De grace asseyez-vous, mettez-vous à votre aise,
(*Pendant que son oncle écrit, il se parle à lui-même.*)
Qu'il se hâte, morbleu ! dépouser son Anglaise,
Et me laisse en repos. Les momens sont si chers !
Voilà je gage, au moins deux heures que je perds.
Je brule de revoir la beauté que j'adore ;
Car je l'ai vue à peine, & ne sais pas encore
Comment elle se nomme ; en un mot, je ne sais
Rien, sinon que je l'aime, & qu'elle a mille attraits.
(*Il se retourne vers son oncle & le regarde.*)
Il prend la chose au vif.
(*Haut.*)
En ce tendre langage,
Vous n'aviez pas écrit depuis long-tems, je gage ?

M. DOLBAN, *pliant sa lettre.*

Pas tant que toi.

FLORIMOND.

Je crois que vous me peignez mal
Il faut se défier toujours de son rival.

M. DOLBAN.

C'est fait.

FLORIMOND, *appelle.*

Crispin !... La Fleur !

SCENE V.

M. DOLBAN, FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

MONSIEUR?

FLORIMOND.

Prends cette lettre ;
A Madame Éliante, allons, cours la remettre.

CRISPIN.

J'y vais, Monsieur.

M. DOLBAN.

Reviens, & je t'attens ici.

(*Crispin entre chez Éliante.*)

SCENE VI.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

FLORIMOND,

MON oncle jusqu'au bout soutiendra le défi.

M. DOLBAN.

Oh, ne crois pas que moi, sitôt je me démente.
Trop heureux d'obtenir une femme charmante,

De joindre à ce bonheur le plaiſir non-moins doux.
De punir un ingrat, un ....

FLORIMOND.

Calmez ce courroux.
On n'a plus rien à dire, alors que l'on ſe venge.
Bien loin de m'en vouloir, parce qu'i-ci je change,
Sachez-m'en gré plutôt & convenez enfin,
Que c'eſt à mon refus que vous devrez ſa main.

M. DOLBAN.

Hai... Tel qui feint de rire, enrage au fond de l'ame.

FLORIMOND.

Certes, ce n'eſt pas moi, je n'aime plus la Dame,
Vous l'adorez; hé bien, tout s'arrange ici-bas:
Vous l'épouſez, & moi, je ne l'épouſe pas.

SCENE VII.

M. DOLBAN, FLORIMOND, CRISPIN, *une lettre à la main.*

FLORIMOND, *à Criſpin.*

DÉJA?

CRISPIN.

Comme j'entrois, Madame alloit écrire:
(*à M. Dolban, en lui remettant la lettre.*)
Puis vous n'en aurez pas, je crois, beaucoup à lire.
(*A Florimond.*)
Eh mais, je ne ſais pas ce que Madame avoit:
Je l'obſervois, Monſieur, pendant qu'elle écrivoit.

FLORIMOND.

Sors.

SCENE VIII.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

FLORIMOND, *à M. Dolban qui lit.*

HÉ bien ? Quoi l'effet trompe-t-il votre attente ?
Elle ne veut pas même, hélas ! être ma tante.

M. DOLBAN.

Apprenez à quel point vous êtes odieux ;
Le seul nom de votre oncle est un tort à ses yeux.
Mariez-vous ou non, il ne m'importe gueres ;
Je ne me mêle plus de toutes vos affaires.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

FLORIMOND, (*seul.*)

TANT mieux. Voyez un peu quel bruit ces oncles font !

SCENE X.

FLORIMOND, CRISPIN,

FLORIMOND, (*à Crispin, qui lui remet une lettre.*)

AH ! ah ! de quelle part ?

CRISPIN.

De chez Monsieur Valmont.

FLORIMOND.

Donne, mon cher la Fleur. Ouvrons vîte : sans doute,
Il me marque le jour où l'on se met en route.
Attends.

(*Il lit tout haut.*)

« Pardon, mon cher ami, ſi je ne vais pas te rendre
» ta viſite. Je ne le puis aujourd'hui, ayant une affaire
» preſſée à terminer avant mon départ. Car, toutes ré-
» flexions faites, nous partons demain matin, ſi tu le
» veux bien. Aie ſoin de te tenir tout prêt . . . ».

Je le ſerai. La Fleur, va promptement
Préparer tout : allons, ne perds pas un moment.

CRISPIN.

Tout ſera prêt, Monſieur.

(*Il ſort*).

SCENE XI.

FLORIMOND, (*ſeul.*)

O LA bonne nouvelle!
A demain; c'eſt demain que je pars avec elle.
Pourſuivons.

» Ma ſœur eſt enchantée que tu ſois du voyage : elle
» paroît t'eſtimer beaucoup . . . ».

De nouveau, liſons ces mots charmans :

» Ma ſœur eſt enchantée que tu ſois du voyage : elle
» paroît t'eſtimer beaucoup . . . ».

Ah! j'eſpere inſpirer de plus doux ſentimens.

» J'ai même voulu te ménager un plaiſir de plus, & j'ai
» engagé ſon mari à nous accompagner. . . ».

Son mari! . . . que dit-il? . . . ſa ſœur eſt mariée?
Par nul engagement je ne la crus liée. . .

Reliſons.

» Et j'ai engagé ſon mari à nous accompagner : c'eſt un » homme charmant. . . ».

Mon malheur n'eſt que trop aſſuré.
D'un chimérique eſpoir je me ſuis donc leurré.

(*Il tombe accablé ſur ſon fauteuil, & reſte quelque tems ainſi.*)

Je ſuis bien malheureux ! il n'étoit qu'une femme
Que je puſſe chérir... là... de toute mon ame :
Elle ſeule, en dépit de tous mes préjugés,
M'eût fait aimer l'hymen. Hé bien, morbleu, jugez
Si jamais infortune approcha de la mienne !
D'un mois, peut-être, il faut qu'un autre me prévienne.

SCENE XII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

MONSIEUR, combien faut-il que je mette d'habits?

FLORIMOND.

Aucun. Je ne pars plus.

CRISPIN.

Quoi?

FLORIMOND.

J'ai changé d'avis :
Je reſte.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, vous n'êtes point malade?

FLORIMOND.

Non.

CRISPIN, (*à part*).

C'eſt, je gage, encore ici quelque boutade.
(*Haut*).
Comment, vous n'allez point viſiter ce château?

FLORIMOND.

Non.

CRISPIN.

C'eſt pourtant dommage : on dit qu'il eſt ſi beau!

FLORIMOND.

Quelque château bien vieux, avec un parc bien triſte :
Veux-tu que j'aille là m'établir Botaniſte,
Et goûter le plaiſir unique & ſans pareil,
D'aſſiſter, chaque jour, au lever du ſoleil?

CRISPIN.

Vous faiſiez cependant une belle peinture
Des touchantes beautés de la ſimple nature!

FLORIMOND.

Qui, moi?

CRISPIN.

Je m'en ſouviens. De plus, contre Paris,
Dieu ſait comme tantôt vous jettiez les hauts cris!
Si vous fuyez la ville, & craignez la campagne,
Où faut-il donc, Monſieur, que je vous accompagne?

FLORIMOND.

Je ne demande pas ton ſentiment, bavard.

CRISPIN.

Mais il faut bien pourtant demeurer quelque part.

FLORIMOND.

Tais-toi donc.

(Il se parle à lui-même)

Léonor n'étoit point mariée.
Ma vive ardeur, à Breſt, n'étoit contrariée
Par nul obſtacle... enfin il ne tenoit qu'à moi :
Je touchois au moment de recevoir ſa foi.
De ſon cœur, de ſa main, un mot me rendoit maître...
Que ſais-je ?... en ce moment, rien n'eſt perdu peut être.
Son pere vient, dit-on : je l'embraſſe d'abord,
Une explication nous met bientôt d'accord.
Il eſt bon homme au fond. Nous retournons enſemble.
Elle pardonne. Alors, la famille s'aſſemble :
Le contrat eſt ſigné ; tout eſt prêt, on m'attend :
A peine arrivé, moi, j'épouſe ; c'eſt charmant (1).
Mais ſur quels vains projets mon foible cœur ſe fonde !
Léonor, après tout, eſt-elle ſeule au monde,

CRISPIN.

Il en eſt mille au moins, qu'on pourroit vous nommer.

FLORIMOND.

Aimons ailleurs.

CRISPIN.

Oui.

FLORIMOND.

Non. Sachons ne point aimer.

CRISPIN.

Encore mieux.

FLORIMOND.

Trop longtemps aux pieds d'une maîtreſſe,
Inſenſé que j'étois, j'ai perdu ma jeuneſſe,
Et, fade ſoupirant, filé l'amour parfait...

---

(1) Ce couplet eſt preſque tout entier de M. Molé, à qui je dois pluſieurs autres vers très heureux. Mes amis m'en ont fourni beaucoup auſſi. Je fais gloire de le déclarer.

CRISPIN.

CRISPIN.

Qui? vous? fi donc, Monſieur!

FLORIMOND.

Vas, Lafleur, c'en eſt fait,
Plus de ces paſſions, de ces brûlantes flammes...

CRISPIN.

Quoi, tout de bon, Monſieur, vous renoncez aux femmes.

FLORIMOND.

Dis que j'y renonçois, quand mon cœur enchanté,
Adoroit conſtamment une ſeule beauté,
Quand mes yeux, éblouis par un charme funeſte,
Fixés ſur une ſeule, oublioient tout le reſte:
Car je faiſois alors, injure au ſexe entier.
Mais cette erreur, enfin, je prétends l'expier.
Je le déclare donc, je reſtitue aux belles,
Un cœur qui trop longtems fut aveugle pour elles.
Entr'elles, déſormais, je vais le partager,
Le donner, le reprendre, & jamais l'engager.
J'offenſois cent beautés, quand je n'en aimois qu'une:
J'en veux adorer mille, & n'en aimer aucune...
Quel jour eſt-ce?

CRISPIN.

Jeudi.

FLORIMOND.

Bon. Jour de bal; j'y cours.
C'eſt-là le rendez-vous des jeux & des amours:
C'eſt-là que je vais voir, parées de tous leurs charmes,
Tant d'objets enchanteurs, de beautés ſous les armes.
Je ne pouvois choiſir plus belle occaſion,
Pour faire au ſexe entier ma réparation.

(*Il ſort*).

CRISPIN, (*seul*).

Ce projet-là vient vîte, & s'en ira de même.
Qu'il voie un bel objet, je gage encore qu'il aime.

SCENE XII.

CRISPIN, PADRIGE.

PADRIGE.

Ton maître sort bien tard.

CRISPIN.

Mais c'est l'heure du bal.

PADRIGE.

Au bal? en arrivant? Il est original,
Ce Monsieur-là.

CRISPIN.

Mais oui, s'il faut que j'en convienne.
Pour moi, mon cher Padrige, attendant qu'il revienne,
Je vais me mettre au lit, car je suis sur les dents.
Quel métier!

PADRIGE.

Au revoir.

SCENE XIII.

PADRIGE, (*seul*).

Quel fâcheux contretems!
Je venois éveiller Monsieur le Capitaine;
Mais à présent je vois que ce n'est pas la peine...
Ah, ah! j'entends du bruit dans son appartement.
Peut-être il va venir: le voici justement.

SCENE XIV.

M. KERBANTON, PADRIGE.

M. KERBANTON.

HÉ bien, eſt-il rentré, Florimond?

PADRIGE.

Que je meure,
S'il n'eſt rentré, ſorti, deux fois depuis une heure!
Au moment même, il vient encore de ſortir.

M. KERBANTON.

Mais avant qu'il ſortît, il falloit m'avertir.

PADRIGE.

Je venois pour cela. Mais ſa marche eſt ſi prompte!
Je le vois qui deſcend, au moment que je monte.

M. KERBANTON.

Allons, je vais l'attendre: enfin, il reviendra.

PADRIGE.

Je ne ſais quand: il eſt au bal de l'Opéra.

M. KERBANTON.

Au bal? vraiment au bal je n'irai pas le prendre,
Et ne paſſerai point cette nuit à l'attendre.
A demain.

SCENE XV.

M. KERBANTON, PADRIGE, LISETTE.

LISETTE, (*à Padrige*).

AH! Monsieur! j'allois vous avertir.
Demain, de grand matin, Madame veut partir:
Tenez prêts des chevaux pour six heures, sans faute.

PADRIGE.

Éliante s'en va! pourquoi donc?

LISETTE.

Mon cher hôte,
Nous partons; voilà tout ce que je puis savoir.

PADRIGE.

Mais enfin...

LISETTE.

On m'attend. Bon soir, Monsieur.

PADRIGE.

Bon soir.

(*Lisette rentre chez sa maîtresse.*)

SCENE XVI.

M. KERBANTON, PADRIGE.

M. KERBANTON.

QUELLE est cette Éliante?

PADRIGE, (*mystérieusement.*)

Eh mais, c'est une Dame...

Monſieur Florimond l'aime, &... dans le fond de l'ame,
Elle l'aime auſſi.

M. KERBANTON.

Pourquoi donc, en ce cas,
Part-elle?

PADRIGE.

Je ne ſais.

M. KERBANTON.

S'il alloit ſur ſes pas?...
Hom! de mon arrivée avez-vous fait myſtere?

PADRIGE.

Oui, Monſieur. Dieu merci, je ſais un peu me taire.

M. KERBANTON, (*à lui-même.*)

Ainſi ce n'eſt pas moi qui hâte ſon départ.
Bon. Sachons profiter de ce double haſard.

PADRIGE.

Il paroît que Monſieur à cela s'intéreſſe.

M. KERBANTON.

Oui, je ſerai charmé de voir cette maîtreſſe.

PADRIGE.

Vous en ſerez ravi.

M. KERBANTON.

Beaucoup. Sans m'avertir,
Ne laiſſez pas ſur-tout cette Dame partir.

PADRIGE.

Oh!...

M. KERBANTON, (*ſe parlant à lui-même.*)

Ma fille auroit droit de me faire un reproche,
Si, de nos deux amans, me trouvant auſſi proche,
Un moment avec eux je ne m'expliquois pas.

PADRIGE, (*bas, prêtant l'oreille.*)
Ma foi, je n'entends rien, car il parle trop bas.
(*Haut..*)
Monſieur m'a parlé?

M. KERBANTON.
Non.

PADRICE.
Mille excuſes, de grace.
Si vous ſoupiez, Monſieur? un bon ſouper délaſſe.

M. KERBANTON.
Volontiers, mon ami, car je me meurs de faim.

PADRIGE.
Je le crois.

M. KERBANTON.
Grande chere, & ſur-tout du bon vin.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FLORIMOND, CRISPIN,
(*Florimond eſt en robe-de chambre.*)

CRISPIN.

DÉJA levé, Monſieur ? Mais quelle diligence !

FLORIMOND.

Je médite un projet d'une grande importance...

CRISPIN.

Un projet ! Quel eſt-il ?

FLORIMOND.

Je m'en vais voyager,
Et je pars ce matin.

CRISPIN.

Bon !

FLORIMOND.

Je viens d'y ſonger
En me levant : je veux contenter mon envie.
Aurois-tu voyagé quelquefois en ta vie ?

CRISPIN.

Qui, moi, Monſieur, beaucoup.

FLORIMOND.

Ah ! la Fleur, je rougis
De n'être point encore ſorti de mon pays.
J'ai vingt-ſept ans : hé bien, qu'ai-je vu ? la Provence,
La Flandre, la Bretagne, enfin, j'ai vu la France.

Grands voyages vraiment, & merveilleux ſuccès !
Je connois donc à fond les uſages François !
Mais je prétens ſortir de cette longue enfance,
Faire avec mes voiſins entiere connoiſſance.
Ne crois pas que j'entende ici par voyager,
Obſerver en courant, & de chevaux changer.
Je veux étudier les mœurs & les uſages,
Viſiter les ſavans, les beaux eſprits, les ſages;
Des nôtres, au retour, je ſaurai mieux le prix.
Faiſant uſage enfin des langues que j'appris,
Hors de France, jamais je ne parle la mienne.

CRISPIN.

Trouvez-bon qu'en François, moi, je vous entretienne.

FLORIMOND.

Le François eſt François par-tout, moi je ſerai
Tour à tour du pays que je viſiterai.
Nulle part étranger, je veux qu'à Londres on puiſſe
Me prendre pour Anglois, à Berne pour un Suiſſe.
En un mot, recueillant de vingt peuples divers
Les talens, les vertus, & nul de leurs travers,
J'eſpere, après quatre ans, dans ces lieux reparoître
Si formé, que l'on ait peine à me reconnoître.

CRISPIN.

Oui, moi-même, au retour, j'étois beaucoup changé;
Et ſi je vaux un peu, c'eſt que j'ai voyagé.

FLORIMOND.

Je le crois !.... Quel plaiſir en voyageant l'on goûte !
Toujours nouveaux objets s'offrent ſur votre route.
Chaque pas vous préſente un ſpectacle inconnu :
On ne revoit jamais ce qu'on a déja vu.
Une plaine aujourd'hui, demain une montagne,
Le matin une ville, & le ſoir la campagne.

Ajoute qu'on ne peut s'ennuyer nulle part :
Un lieu vous plaît, on reſte : il vous déplaît, on part.
On fait à chaque pas, connoiſſance nouvelle,
Et, ſans regret, bientôt on ſe ſépare d'elle.
Ce qui me plaît ſur-tout, c'eſt qu'on peut tous les jours,
Sans ſcrupule, former de nouvelles amours ?
Dans chaque ville on peut laiſſer une maîtreſſe.

CRISPIN.

Oui, quand on n'aimeroit en paſſant que l'hôteſſe.
J'en avois une à Rome . . .

FLORIMOND.

Ah ! tu me fais penſer :
Qne par Rome d'abord nous allons commencer.

CRISPIN.

Tant mieux. Je reverrai la belle Roſalie.

FLORIMOND.

Rome vue, il faudra parcourir l'Italie.
Delà, je paſſe en Suiſſe : alors, il n'eſt qu'un pas,
Juſqu'à Vienne, & j'y cours : puis par les Pays-Bas,
Je gagne la Hollande, & ſuis bien-tôt à Londre.
Je pouſſerai plus loin, & j'oſe te répondre,
Qu'en leurs antres j'irai viſiter les Lapons.
Je rétrograde alors, & grimpant force monts,
Je compte traverſer cette vaſte Ruſſie,
Et viſiter enfin le reſte de l'Aſie.

(*Il s'en va*)

CRISPIN.

En Aſie, hé bien, ſoit.

FLORIMOND, *revenant ſur ſes pas.*

Non, je ſonge mon cher,
Qu'il vaut mieux commencer par voyager ſur mer,
On ne voit pas deux fois naître une République.

Profitons-en. Allons, je pars pour l'Amérique.
Vient m'habiller, la Fleur.

(Il rentre chez lui.)

SCENE II.

CRISPIN, LISETTE, *qui revient de dehors.*

CRISPIN.

AH, Liſette, c'eſt toi?
Il me tardoit...

LISETTE.

Adieu.

CRISPIN.

Liſette, écoute moi.
Eſt-ce ma faute à moi, ſi mon Maître eſt coupable?
Et de ſes torts enfin ſuis-je donc reſponſable?
Moi, je te ſuis fidele...

LISETTE.

Eh, tu ne vaux pas mieux:
Vous êtes tous les deux des monſtres à mes yeux.

LISETTE.

Des monſtres?

LISETTE.

Oui, je vois ma Maîtreſſe paroître:
Laiſſe nous en repos, & vas trouver ton Maître.

CRISPIN, *en s'en allant.*

Je commençois à plaire, & nous voilà partis:
C'eſt ainſi que déjà j'ai manqué vingt partis.

(Il rentre chez ſon Maître.)

SCENE III.

ÉLIANTE, LISETTE.

ÉLIANTE, *En amazone, & très-émue.*

HE bien, tout eſt-il prêt?

LISETTE.

Un moment, je vous prie.

ÉLIANTE.

Toujours attendre! il faut que tout me contrarie!

LISETTE.

Madame, treve, en grace, à ce trouble mortel.

ÉLIANTE.

Je ne puis un moment reſter en cet hôtel.
Liſette, quel affront attendoit ta maîtreſſe!
Un lâche ſe parant d'une fauſſe tendreſſe,
Arrache de ma bouche un trop facile aveu:
Je le croyois ſincere, & ce n'étoit qu'un jeu!
Eſſuya t-on jamais un plus ſenſible outrage?
Oui, j'en pleure à-la-fois & de honte & de rage.

LISETTE.

La honte eſt pour lui ſeul.

ÉLIANTE.

Il en triomphera.
Sans doute aux pieds d'une autre il s en applaudira.
Oui, Liſette, à ſes pieds, peut-être au moment même
Il rit... Et connois-tu cette Beauté ſuprême...
Dont les divins appas m'ont ſu ravir ſa foi? ...
Mais ne me réponds point. Eh! que m'importe à moi...

Liſette, cependant je voudrois la connoître.
Elle ſera trompée, ainſi que moi peut-être.
Je lui dirois : « Voyez & craignez mon deſtin ;
» Il vous aime ce ſoir, il m'aimoit ce matin ».
Le traître !... mais quel trouble & quel deſordre extrême !
Je ne me connois plus, je ne ſuis plus la même.
Que me fait, après tout, ſa haine ou ſon amour ?
Oublions tout cela, Liſette, & ſans retour.
Vas, cours, vois ſi bientôt je puis me mettre en route.

(*Elle rentre chez elle.*)

SCENE IV.

LISETTE (*ſeule*).

Je vais partir auſſi. Mais hélas ! il m'en coûte ;
Car, moi, je l'avouerai, j'aimais beaucoup Paris.

SCENE V.

FLORIMOND, LISETTE.

FLORIMOND.

Liſette, que dit-on ? j'ai lieu d'être ſurpris...
Elle part ?

LISETTE.

Oui Monſieur.

(*Elle va pour ſortir*).

FLORIMOND, (*l'arrêtant*).

Quelle étrange nouvelle ?
Dis-moi...

LISETTE (*allant encore pour sortir*).

Pardon, Monsieur.

FLORIMOND.

Et, de grace, où va t'elle?

LISETTE.

A Londres, sûrement.

FLORIMOND.

On ne dit pas pourquoi?

LISETTE.

Oh! non, Monsieur.

(*Elle va pour sortir*).

FLORIMOND (*l'arrêtant*).

Eh! mais Lisette écoute-moi.

LISETTE (*en s'en allant*).

Je ne puis.

(*Elle sort*).

SCENE VI.

FLORIMOND, *seul.*

CETTE femme a donc du caractere!
Ce départ-là me pique, & je ne puis m'en taire.
C'est moi seul qu'elle fuit : je l'ai bien mérité.
Je la crus Philosophe : ah! sa noble fierté,
Son éclat, son départ, sa colere inflexible,
Tout fait connoître assez combien elle est sensible.
Moi, je parlois d'amour : elle aimoit en effet ;
Ou plutôt elle auroit aimé comme elle hait...
Elle me hait!... Je puis supporter tout le reste,
Ses dédains, ses refus ; mais qu'elle me déteste!
C'en est trop. Qu'elle parte, il faut y consentir :
Mais qu'elle me pardonne avant que de partir.

SCENE VII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN (*accourt tout effrayé*).

FUYONS, Monsieur, Fuyons.

FLORIMOND.

Comment?

CRISPIN.

Fuyons, vous dis-je.
Monsieur le Capitaine est ici; c'est Padrige
Qui vient de me l'apprendre, & de plus je l'ai vu.

FLORIMOND.

Kerbanton à Paris?

CRISPIN.

Je l'avois bien prévu.
Fuyons.

FLORIMOND.

Moi, je fuirois.

CRISPIN.

Il vient.

FLORIMOND.

Eh! que m'importe?
Ah! je crains seulement qu'Éliante ne sorte:
Voilà toute ma peur, voilà tout mon souci.

CRISPIN.

Monsieur, réfléchissez.

FLORIMOND.

Eh, sors donc, la voici.

(*Crispin sort*).

SCENE VIII.

FLORIMOND, ÉLIANTE.

ÉLIANTE, (*sans voir Florimond.*).

LISETTE ne vient point. Quelle attente cruelle!

FLORIMOND.

Ah! Madame, j'apprends une étrange nouvelle.
On dit que vous allez vous éloigner de nous:
Eſt-il vrai?

ÉLIANTE.

De quel droit me le demandez-vous,
Monſieur?

FLORIMOND.

Ah! de quel droit? Il y va de ma vie.
Oui, Madame, je meurs ſi vous m'êtes ravie.

ÉLIANTE.

Venez-vous m'inſulter?

FLORIMOND.

Moi? le ciel m'eſt témoin
Que du fond de mon cœur cette baſſeſſe eſt loin,
Et qu'il eſt tout entier à l'affreuſe penſée,
De vous avoir, Madame, un moment offenſée,
Aux regrets, à la honte, au repentir amer,
Au déſeſpoir, enfin, de perdre un bien ſi cher:
Voilà mes ſentimens.

ELIANTE.

Ce début eſt fort tendre;
Mais je ne venois pas ici pour vous entendre...

FLORIMOND.

Madame, demeurez de grace un ſeul inſtant.

SCENE IX.

ÉLIANTE, FLORIMOND, LISETTE.

LISETTE.

MADAME, tout eſt prêt.

ÉLIANTE.

Vous voyez qu'on m'attend.

FLORIMOND.

Quoi! ſans me dire un mot, vous me quittez, Madame,

ÉLIANTE, (*très-ſérieuſement*).

L'on ne doit point ainſi ſe jouer d'une femme.
Délaiſſer Léonor, pour m'offrir votre foi,
Me quitter pour une autre, & revenir à moi!
C'eſt manquer à mon ſexe, & manquer à vous même.
Vous ne méritez pas, Monſieur, que l'on vous aime.

(*Elle ſort, Liſette la ſuit*).

FLORIMOND, (*ſeul*).

Elle a raiſon, ma foi; cette utile leçon
M'apprend que je ſuis fait pour demeurer garçon.

SCENE X.

FLORIMOND, M. KERBANTON

M. KERBANTON.

VOUS voilà donc, Monſieur! on a bien de la peine
A vous trouver.

FLORIMOND.

C'eſt vous, Monſieur le Capitaine!...

M. KERBANTON.

Mon abord vous ſurprend, je le vois.

FLORIMOND.

FLORIMOND.

J'en conviens.

M. KERBANTON.

Mais ce n'eſt pas pour vous cependant que je viens :
L'affaire qui m'appelle ici vous eſt connue,
Et c'eſt le haſard ſeul qui vous offre à ma vue.
D'un cœur tel que le votre, on fait trop peu de cas ;
Pour que l'on ſoit tenté de courir ſur ſes pas.
Vous nous fites, Monſieur, une mortelle offenſe ;
Mais un profond mépris eſt toute ma vengeance.

FLORIMOND.

Le mépris ?

M. KERBANTON.

Oui, Monſieur. Vous avez eu raiſon
De quitter votre habit & votre garniſon ;
Car, après l'action que vous venez de faire,
Vous ne méritez plus le nom de militaire.

FLORIMOND (*mettant la main ſur ſon épée*).

Ah ! c'en eſt trop, Monſieur. J'ai pu changer d'état ;
Mais s'il s'agit d'honneur, je ſuis toujours ſoldat.

M. KERBANTON (*tire la ſienne*).

Hé bien, Monſieur, voyons.
(*Ils ſe battent : Florimond déſarme bientôt le Capitaine.*)

FLORIMOND.

Votre courroux, votre âge,
Me donnent, je le ſens, beaucoup trop d'avantage ;
J'ai tort d'en profiter.

M. KERBANTON.

Eh ! profites-en traître ;

Et puiſque de mes jours le ſort t'a rendu maître,
Frappe-donc.

FLORIMOND (*lui rendant ſon épée*).

Non, Monſieur... Pardon. Je ſuis honteux.
Le ciel ici m'inſpire un ſoin plus généreux.
Oui... Monſieur Kerbanton, je m'en vais vous ſurprendre,
Oubliez le paſſé, je deviens votre gendre.

M. KERBANTON.

Non. Qui pour Léonor a montré du dédain,
Eſt indigne à jamais de poſſéder ſa main.

FLORIMOND.

Qui? moi, Monſieur? jamais je ne l'ai dédaignée.

M. KERBANTON.

Eh! qu'importe le mot? tu l'as abandonnée.
L'abandonner! dis-moi, que lui reprochois-tu?
Manquoit-elle d'eſprit, de graces, de vertu?

FLORIMOND.

Je ſuis bien loin, Monſieur...

M. KERBANTON.

Renoncer à ma fille!
Inſulter Kerbanton & toute une famille!

FLORIMOND.

Je l'avoue & rougis. Mais quoi, fuſſai-je encor
Mille fois plus coupable aux yeux de Léonor,
Je reviens à ſes pieds, plus tendre & plus fidele,
Je reviens, pour jamais ne plus m'éloigner d'elle.
Monſieur... à renouer un auſſi doux lien,
Il va de ſon honneur preſque autant que du mien...

Pardon... Mais on croira que je l'ai délaiſſée :
Sa réputation s'en trouvera bleſſée.
Mon retour ſatisfait ce public délicat,
Et d'un bruſque abandon répare tout l'éclat.
Ne me refuſez pas une faveur ſi grande,
Qu'à vos genoux, Monſieur, ici je vous demande.
(*Il tombe aux genoux de M. Kerbanton*).

M. KERBANTON (*attendri*).

Ingrat ! mérites-tu ce pardon ? Et, dis-moi,
Après ce qu'on a vu, peut-on compter ſur toi ?
Qui répond que demain quelque nouveau caprice...

FLORIMOND.

De grace, à Florimond, rendez plus de juſtice,
Croyez-en mon amour, mes tranſports, mes ſermens :
On ne rompt pas deux fois de tels engagemens.

M. KERBANDON.

Vous fites à ma fille une injure cruelle.
Quand je pardonnerois, vous pardonneroit-elle ?
D'ailleurs, je veux qu'ici vous parliez ſans détour,
Mais je n'en crains pas moins quelque fâcheux retour.
J'ai de votre inconſtance une ſi forte preuve !

FLORIMOND.

Mais parlez, quels garans voulez-vous ?

M. KERBANTON.

Une épreuve.

FLORIMOND.

Comment ?...

M. KERBANTON.

Oui, je vous veux éprouver quelque temps,
Voir ſi pour Léonor vos feux ſeront conſtans.

FLORIMOND.

Ils le feront.

M. KERBANTON.

Le tems pourra seul me l'apprendre.

FLORIMOND.

Eh mais... combien de jours, Monsieur, voulez-vous prendre

M. KERBANTON.

Écoutez; car de vous je veux avoir pitié.
Six mois...

FLORIMOND.

Six mois! ô ciel! mais...

M. KERBANTON.

Hé bien, la moitié;
Mais je n'en rabats pas une seule semaine.
Trois mois donc.

FLORIMOND.

Trois mois soit.

M. KERBANTON.

Demain, je vous emmene.

FLORIMOND.

Aujourd'hui, voulez-vous?

M. KERBANTON.

Je ne puis aujourd'hui.
Le Ministre m'attend, je vole auprès de lui.
Puis satisfait de vous, & chéri de mon Prince,
Je m'en retournerai content dans ma province.

(*Florimond l'embrasse, & il sort*).

SCENE XI.

FLORIMOND, (*seul.*)

Ce Monsieur Kerbanton est un brave homme au fond.
Comme on change pourtant ! moi, cela me confond.
Ce matin, tantôt même, eussois-je pu m'attendre,
Que de Kerbanton, moi, je deviendrois le gendre ?
Enfin, c'est un tribut que je paie à l'honneur.

(*Il s'arrête*).

Encore, si dans ces nœuds je trouvois le bonheur !

(*Il rêve un peu*).

Mais j'en doute... Je crains que cette expérience
Ne laisse à Léonor un fond de défiance;

(*Il rêve encore*).

Et moi-même, après tout, je ne réponds de rien;
Car je ne suis pas fait pour former un lien...
Si pourtant, à mon sort joignant sa destinée,
Léonor à jamais étoit infortunée ?...
Voilà le risque auquel je m'en vais l'exposer...
Je ferois mieux je crois, de ne pas l'épouser...

(*s'arrêtant*).

Mais quoi, notre marin verroit tromper encore,
L'espoir que dans son cœur j'avois su faire éclorre !...
Je ne sais que résoudre en ce triste embarras.

SCENE XII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN (*en postillon*).

MAIS qui donc si longtems peut arrêter vos pas?
Depuis une heure, au moins, votre voiture est prête.

FLORIMOND.

Elle est prête?

CRISPIN.

Oui Monsieur. — Hé bien! qui vous arrête?

FLORIMOND.

Je pense : d'une part, un hymen éternel;
De l'autre, voyager, toujours! c'est bien cruel...
Je ne sais pas, mais tout me devient insipide...
Dans le fond de mon cœur... là... je me sens un vuide.
Je ne vois rien de mieux, dans l'état où je suis,
Que d'aller dans un cloître enterrer mes ennuis.

(*Il sort.*)

SCENE XIII. ET DERNIERE.

CRISPIN (*seul*).

BELLE ressource! & puis courez, changez sans cesse
D'état & de pays, d'amis & de maîtresse.
L'ennui, le désespoir tôt ou tard vous attend!
C'est ainsi que tôt ou tard finit un inconstant.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police, *l'Inconſtant*, Comédie en cinq Actes & en vers, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation ni l'impreſſion. A Paris, ce 21 Janvier 1786. SUARD.

Vu l'Approbation. Permis de repréſenter & imprimer. A Paris, ce 21 Janvier 1786. DE CROSNE.

VARIANTES.

ACTE II, ſin de la Scene premiere, après ce vers :

Je vais chez Miladi lui parler d'une affaire.

(*Affectueuſement.*)

J'interromps, à regret, un ſi doux entretien.
Mon cœur, avec plaiſir, s'épanche dans le tien.
Que de choſes encore il me reſte à te dire !
Car, vois-tu, d'aujourd'hui ſeulement je reſpire.